

Le Bénon



N° 91 – JANVIER 2016



ACTUALITÉS

Prochaines conférences de La Salévienne



Jeudi 4 février, 20h30

Conférence gratuite
à la Salle des fêtes
Collonges-sous-Salève

**Au secours...
en montagne !**

D'hier et d'aujourd'hui,
avec la participation du secours en montagne de Collonges

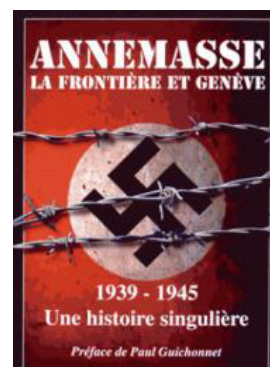
Par **Frédéric Caille**, enseignant-chercheur en sciences politiques - Université Savoie Mont Blanc / laboratoire Triangle ENS

Renseignements: +33(0)4.50.95.92.16 / www.maisondusaleve.com

Le samedi 27 février 2016, Étrembières,
à 14 h 30

**ANNEMASSE, LA FRONTIÈRE ET GENÈVE
(1939–1945) : UNE HISTOIRE SINGULIÈRE**

La frontière était verrouillée du côté suisse par un haut grillage, elle l'était du côté français par des barbelés. La gare d'Annemasse, carrefour ferroviaire à l'arrière de Genève, joue un rôle important pour les réfugiés qui traversent la Suisse et arrivent aux postes frontière hauts-savoyards, surtout celui de Gaillard-Moëllsulaz. Plus tard, ce sont des Juifs, des réfractaires du STO, des personnes recherchées par l'occupant ou des résistants des différents réseaux... Les Suisses refoulent aussi des réfugiés, estimant que « la barque est pleine ». Des heures denses, fébriles, périlleuses...



Par Robert Amoudruz et Guy Gavard

Le samedi 19 mars 2016 (lieu à définir)

**HOMMAGE À MARIE-THÉRÈSE HERMANN ET
SON MARI GEORGES, PEINTRE DE
L'ÉNERGÉTISME
Par Brigitte Hermann.**

Le 21 avril 2016 (lieu à définir)

LES CAMISARDS

Lorsque Louis XIV signe la révocation de l'Édit de Nantes en 1685, il pense bien en avoir fini avec les huguenots Mais alors éclate « la guerre des Camisards » (1702-1710)... Événement resté enfoui dans la mémoire collective.

Par Jean-Pierre Michaud

Le vendredi 27 mai 2016, à 20 h 30
Salle des fêtes de Neydens

**NEYDENS : HISTOIRE D'UN VILLAGE ET
D'UNE FRONTIÈRE
Par Marie-Claire Bussat -Enevolsen**

Le samedi 21 mai 2016 à Paris,

**LOUIS CHEVROLET (1878-1941), MÉCANICIEN,
CRÉATEUR INSPIRÉ D'AUTOMOBILES,
PILOTE DE COURSE HELVETICO-AMÉRICAIN
Par Jean-Pierre Lombard.**

Cotisation 2016

Le montant de la cotisation reste inchangé à 35 € (ou 42 CHF), cela depuis plusieurs années. Nous vous remercions d'avance de renouveler sans retard votre adhésion pour épargner à notre secrétaire toute relance.

Merci pour votre confiance !

**Le Printemps des Cimetières, un événement autour
du patrimoine funéraire en Rhône-Alpes.**

Rendez-vous au cœur des jardins de pierre...

Le cimetière, lieu de vie et de mémoire, est riche d'un patrimoine méconnu et peu valorisé. Témoin de nos croyances et de notre société, c'est un bien commun relevant à la fois du droit privé et du droit public, ce qui pose trop souvent problème quant à l'entretien et la sauvegarde des monuments.

Face à ce constat, Patrimoine Aurhalpin, (nouvelle appellation de Patrimoine rhônalpin

depuis la fusion avec l'Auvergne) lance « Le Printemps des cimetières » le **dimanche 22 mai 2016**. L'idée est de sensibiliser le public et les élus sur le patrimoine que représentent les stèles funéraires, mais aussi l'occasion de mettre en avant des personnalités devant leur dernière demeure. Nous faisons appel à toute personne qui veut faire visiter un cimetière de se faire connaître auprès du secrétariat pour que nous établissions un programme des cimetières à visiter et que nous le communiquions à un large public.

Cette initiative de Patrimoine aurhalpin a déjà permis l'édition du guide n° 42 *Bâtir la dernière demeure* (60 pages, 9 €) et du *Vademecum Construire le cimetière de demain, clés de gestion et de valorisation*.

Pour en savoir plus :

<http://www.patrimoine-rhonalpin.org/>

Le prochain Bénon sera consacré pour partie aux cimetières.

**Nos cimetières, un patrimoine commun :
Appel à vos témoignages**

Dans le même esprit que l'initiative de Patrimoine Aurhalpin, il ne tient qu'à vous de partir à la découverte de ce patrimoine particulier qui s'érige dans la quiétude de nos cimetières ruraux et de nous faire partager vos émotions.

Nous vous invitons donc à témoigner, par des photos accompagnées de texte, de certains aspects de nos humbles nécropoles qui ont su vous séduire. Il peut s'agir de :

- certaines sépultures évoquant une histoire particulière, que ce soit celle d'une personne illustre ou inconnue. Il est important de les replacer dans leur contexte historique ou même anecdotique.

- certaines sépultures remarquables par l'originalité de leur architecture ou qui témoignent de certains savoir-faire artisanaux.

- certaines atmosphères particulières créées par l'harmonie des végétaux et de la pierre.

Envoyez-nous vos témoignages aux adresses mail ou postale qui figurent en fin du Bénon. Nous vous remercions d'avance de votre participation (SVP, envoyer si possible avant la mi-mars au plus tard). Merci d'avance !

Le 19 février 2016 le duché de Savoie aura 600 ans !

À cette occasion, l'université de Savoie organise un colloque les 18, 19 et 20 février à Chambéry.

Voir le programme et s'inscrire sur le lien suivant :

<https://www.univ-smb.fr/actualite/evenement/colloque-international-de-chambery-la-naissance-du-duche-de-savoie-19-fevrier-1416/>

Programme des Jeudis du patrimoine à Saint-Julien

À 16 h, espace Jules Ferry

21 janvier 2016 :

*La toponymie : un vocabulaire qui décrit les
paysages du Genevois.*

Exposé par Alain Mélo, historien et
archéologue.

29 février 2016 :

*Corvées et communaux dans les paroisses de
l'ancien régime.*

24 mars 2016 :

*Faits divers et divers faits. Michel Durand relit le
Cultivateur savoyard de 1877 à 1963.*

28 avril 2016 :

*Douanes et contrebande ! Laissez-passer,
passeports et laissez-faire...*

Les Dons de mémoire des Bornes

**Animés par Nadine Cusin et Nathalie Debize
Programme Printemps 2016
Séances à 14 h 30**

Ces personnages étonnants qui ont marqué nos villages

- le 16 janvier 2016, au Sappey
- le 6 février 2016, à Vovray-en-Bornes
- le 20 février 2016, à Menthonnex-en-Bornes

Le petit patrimoine, croix, fontaines, bassins, publicités sur les murs, inscriptions, fenêtres et portes remarquables, oratoires, chapelles rurales...

- le 12 mars 2016, au Sappey
- le 2 avril 2016, à Vovray-en-Bornes
- le 16 avril 2016, à Menthonnex-en-Bornes

La vie des Bornes pendant les guerres

- le 21 mai 2016, à Vovray-en-Bornes
- le 4 juin 2016, à Menthonnex-en-Bornes

Pour illustrer vos témoignages, vous pouvez
apporter des photographies et des documents...

Pour tout renseignement, vous pouvez contacter :

Nathalie Debize 06 69 46 18 91

Nadine Cusin 04 50 52 25 59

Le pont Manera

L'association Mémoire et Patrimoine de Saint-Julien vient de publier sa deuxième plaquette, dans la collection *Jeudis du Patrimoine*, consacrée entièrement au **pont Manera**. Le texte est de Jean-Luc Daval qui décrit tout le contexte socio-politique d'une époque qui s'engage de plain-pied dans la modernité. Vous saurez tout sur les tenants et les aboutissants qui ont permis la réalisation de ce pont, vous ferez connaissance avec le fantasque architecte qui commit cet ouvrage capital du patrimoine saint-juliennois. Plus encore, les nombreuses photographies nous révèlent le magnifique appareillage de cet ouvrage d'art, monumental pour l'époque et qui s'inscrit avec harmonie dans le paysage.

La parution de ce livret est soutenue par La Salévienne. Il y est vendu au prix de 10 euros. 37 pages.

Précisions sur les capacités du pont Manera

**Un raisonnement imparable que ne renierait pas
Raymond Devos**

Dans notre dernier numéro du Bénon d'octobre 2015, nous évoquions le Berliet de 100 tonnes qui avait traversé le pont Manera à l'occasion du salon de l'auto à Genève. M. Mario Lomazzi, un de nos adhérents, s'inscrit en faux contre cette assertion en nous spécifiant que les 100 tonnes sont le poids total en charge et que le jour où il a traversé ce pont, le Berliet était vide, c'est-à-dire qu'il ne pesait que 63 tonnes... Mais M. Lomazzi poursuit :

« Ceci dit, cela n'enlève rien au mérite de ce pont qui a dû supporter probablement plus de 100 tonnes en même temps dans sa vie.

En effet, quand le passage à niveau était fermé, il se formait une queue de poids lourds et de voitures des deux côtés du pont. On peut facilement imaginer que deux camions attendaient que le train passe, l'un derrière l'autre, derrière la barrière. Puis, lorsque les barrières se levaient, on peut tout aussi bien imaginer que les deux poids lourds se seraient croisés avec deux autres qui passaient en sens inverse. À cette époque, le poids maximum pour un PL était de 38 tonnes, donc, 38 multiplié par 4, nous arrivons à largement plus de 100 tonnes.

De plus, ce pont a certainement vu passer des centaines de convois exceptionnels, des convois pouvant atteindre des poids de plusieurs centaines de tonnes...

Donc, si le Berliet T100 n'est pas forcément un authentique argument pour la réputation de robustesse du pont Manera, il est clair que cet ouvrage a tenu son rôle avec panache durant des siècles et qu'il a en effet supporté des poids titanesques ! ».

Carnet de deuil

C'est avec émotion que nous avons appris les décès du :

† **Docteur Jean-Pierre Gay**, d'Ambilly, adhérent de vieille date de La Salévienne et frère de M^{me} Droubay, elle-même fidèle adhérente.

Et celui de :

† **Bernard Le Devehat**, époux de Geneviève née Tapponnier, de Collonges-sous-Salève, membre de La Salévienne depuis 2004.

La Salévienne témoigne aux familles endeuillées ses plus profondes sympathies.

BIBLIOTHÈQUE

ÉCHANGES

Revue savoisiennne. 154^e année ; 2014.

DONS

• *Don du Conseil général :*

- 1815-1860 : Savoie du Nord : La restauration sarde : portraits choisis. Catalogue de l'exposition des archives départementales de Haute-Savoie.

• *Dons de la Société d'histoire et d'archéologie d'Aime :*

- La mine d'anthracite des Chapelles-Mongirod, vallée de la Tarentaise, Savoie. Par Robert Durand. Bulletin N° 30. 36 p. 2015.
- Peisey-Nancroix : le plomb et l'argent : histoire d'un grand site minier européen. XVIII^e – XX^e siècles par Patrick Givélet. 257 p. 2015.
- La basilique Saint-Martin ; Aime. Savoie par Pierre Debeauvais. 48 p. 1993.
- La Plagne : 50 ans d'images. 176 p. 2011 + 1 DVD.
- Les voyages en Savoie de François Pison du Galland et Jacques-Alexis Vichard de Saint-Réal (1787-1788). T. XLIX. 264 p. 2015.

• *Dons de la commune de Soral :*

- Le 1^{er} siècle de la paroisse de Soral et Laconnex. 1831-1931 par M. l'abbé A. Thorens. 396 p. Réédition de 1933.
- Soral : Commune genevoise 1816-1974 par Louis Dethurens. 52 p.
- Soral : des origines à 1816 par Pierre Bertrand ; réédition de 1977.
- Laconnex – Soral. Destins singuliers et pluriels de deux communes réunies. Par David Hiler. 206 p. 2000.
- Soral : portrait d'une commune, un film de Maurizio Giuliani. (2 DVD) (la vie du village au XX^e siècle racontée par les habitants ; la vie du village durant la Seconde Guerre mondiale ; les travaux des champs, etc.

- Charles de Ziegler [1890-1962] Peintre aquarelliste genevois. 143 p. 2012.

• *Dons de l'éditeur Cabedita :*

- Saint-Maurice dans la légende des siècles. Récit par Philippe Baud. 125 p. 2015.
- Marignan : Histoire d'une défaite salubre, 1515-2015 par Gérard Miège. 141 p. 2015.
- L'orphelin de Morat. Nouveau roman de notre adhérente Madeleine Covas. Livre pour les 10-12 ans. 69 p. 2014.

• *Autres dons :*

- Sécheron : Fleuron de l'industrie genevoise par Michel Vauclair. 447 p. 2011.
- Haute-Savoie : les leaders de l'industrie. Édition 2015. Par l'agence économique de la Haute-Savoie. 153 p.
- Rapport d'inventaire du patrimoine bâti par Lorelei Jaunin. Communauté de communes du Genevois. Février 2015 – juillet 2015 (pour les communes de Présilly, Saint-Julien-en-Genevois, Collonges Sous-Salève). 256 p.
- Le passage des évacués à travers la Suisse. I ; Genève par Noëlle Roger. 64 p. 1916. Concerne les évacués civils qui transitèrent par la Suisse en passant par Annemasse à partir d'octobre 1914. Don de Bernard Le Devehat.
- Passé simple : mensuel romand d'histoire et d'archéologie. N° 7 et 8. Don de Justin Favrod.
- Histoire de Bellevaux 1732-1790 par Lydie Meynet. Très intéressante monographie de cette période. Don de l'auteur.
- Contamine-sur-Arve, Art-Histoire-Émotions par Josiane Croset et les Amis de la Grande Maison. 455 p. 2015. Bel ouvrage très documenté.

Nos remerciements aux généreux donateurs !

CONFÉRENCES

Les églises néoclassiques dites sardes

Ce n'était, hélas ! pas la grande foule le samedi 26 septembre en l'église de Viry pour écouter Robert Weber, professeur retraité de Tourisme et d patrimoine sur le thème des églises néoclassiques. Et pourtant la présentation témoignait d'une vaste érudition avantageusement transmise sur un mode limpide. Elle était étayée par de nombreuses photos d'églises de Haute-Savoie, construites pour la plupart entre les années 1820 et 1860. De l'origine du courant néo-classique aux caractéristiques du style avec ses variantes, le sujet a été magistralement présenté et exposé avec force détails. Une conférence fort captivante... Pour ceux qui n'ont pas pu assister à la conférence, rendez-vous est pris probablement en 2017 pour une publication de Robert Weber éditée par La Salévienne.

François Buloz (1803-1877)

Ce 21 novembre 2015, beaucoup vinrent écouter la conférence de Jean-Noël Parpillon sur François Buloz, homme de lettres parisien.

Les ancêtres de F. Buloz ont vécu à Vulbens depuis au moins la fin du XVII^e siècle. En 1745, Claude François Buloz, fils de Gaspard, maître horloger, épouse Louise Sautier. Ils ont plusieurs rejetons dont Jean-Louis agriculteur et horloger, mort jeune, mari de Louise Gailliard. Parmi les enfants de Jean-Louis et de Louise se trouve François Buloz (1803-1877).

François Buloz étudie à Paris au lycée Louis le Grand. Il prépare aussi le concours d'entrée à l'École normale mais par manque d'argent son frère l'en retire. François travaille dans une imprimerie, écrit dans un dictionnaire de biographies, entre en relation avec beaucoup d'auteurs et devient directeur de la *Revue des Deux Mondes* consacrée à l'actualité littéraire et politique. En 1845 il rachète les parts de ses associés en utilisant la dot de sa femme. Il vit dans



un logement de fonction et bénéficie d'un salaire annuel de 6 000 F, somme importante. C'est un des premiers, sinon *le premier*, qui réussit l'exploit de faire vivre une revue en évitant la faillite. Il invente la technique du feuilleton pour fidéliser la clientèle. C'est un travailleur acharné mais autoritaire. *L'impitoyable directeur*, écrivait *Le Journal de Genève*. Il s'occupe beaucoup de ses écrivains : Sainte-Beuve, Victor Hugo, Vigny, Musset, George Sand, Balzac, Alexandre Dumas... Depuis 1838 il est aussi administrateur de la *Comédie française*, un grand théâtre parisien.

Buloz entre en conflit avec Barbey d'Aurevilly, un écrivain ultramontain (favorable à la primauté du pape) qui critique les hypocrisies de son temps. En 1863 Aurevilly attaque Buloz que défend un avocat de Chambéry L. Pillet. « *Dès les premières lignes du réquisitoire de M. d'Aurevilly, je remarque une étourderie. M. Buloz, dit-il, est né, en 1803, à Vulbens, près de Genève, pays commerçant, protestant et puritain ; puis, sans plus de façon, il en fait un Suisse, un commerçant et, probablement aussi, un protestant et un puritain. Un Suisse, ajoute-t-il agréablement, c'est presque un Auvergnat. [...] Ce qui est plus plaisant, c'est de voir notre géographe, sous le charme de sa découverte, faire de Vulbens un pays commerçant, pauvre commerce parqué entre le Rhône et des montagnes, sans voies de communication ! Un pays protestant, où il n'y a pas un seul hérétique.* » (*Le Figaro* du 7 mai 1863).

Buloz achète en 1859 une maison à Ronjoux, lieu-dit de La Motte-Servolex à côté de Chambéry. Dominant une immense pelouse, ce lieu avait selon l'homme de lettres l'avantage de se trouver à l'écart des révolutions françaises. Pourtant l'année suivant cet achat, la Savoie devint française et une nouvelle révolution se produisit en 1871.

Politiquement Buloz est conservateur et n'aime ni la république ni le socialisme. Sa revue est un peu l'organe officiel du régime orléaniste du roi Louis-Philippe 1^{er} (1830-1848). Buloz a de la sympathie pour Thiers et se déclare favorable à la limitation des droits de la Presse. L'arrivée de la Seconde République (1848) puis la proclamation de la Troisième (1870) ne l'enchantent pas mais il s'y résigne.

Monsieur Droubay, de Vulbens, prit ensuite la parole. Il cita des extraits de lettres conservées dans les archives de sa famille. On y voit la sollicitude de François Buloz vis-à-vis de sa sœur restée au pays.

M. Droubay évoqua la maison natale de Buloz (à côté de la maison des Sœurs). Au XVIII^e siècle, elle avait abrité les nobles de Thiollaz qui possédaient des biens sur Vulbens. Elle devint plus tard la mairie et l'école de garçons, puis le bureau de poste. François avait un frère Antoine qui posséda une maison à Vulbens.

Un grand médaillon portant le portrait de l'homme de lettres fut offert à la mairie par son fils Charles.

<http://la-salevienne.org/CPA-max.php?Indcart=179>

Voir aussi Le Bénon n° 45 (juillet 2004).

À lire : *Sand-Buloz, une rencontre savoyarde*, éditions de la FACIM 2005.

Philippe Duret

Emmanuel-Philibert 1^{er} de Savoie

En 1536, le duché de Savoie disparaît. En 1557, à Saint-Quentin, Emmanuel-Philibert 1^{er}, duc de Savoie le fait renaître

Le 28 novembre 2015, les Saléviens de Paris se sont réunis dans l'élégant salon Trianon de l'École militaire pour un excellent déjeuner suivi d'une conférence titrée « En 1557 Emmanuel-Philibert 1^{er} fait renaître à Saint-Quentin notre duché », magistralement présentée par André-Marc Chevallier devant 17 personnes, dont 3 nouveaux membres. En voici la teneur :

Le duché de Savoie a connu de nombreux dirigeants au cours des siècles. Mais il en est un qui s'est rendu particulièrement célèbre dans l'espace européen. Sa gloire a subsisté bien après sa mort, surtout en Savoie. Il s'appelait Emmanuel Philibert 1^{er}.

La Savoie dans l'Europe du milieu du XVI^e siècle

« La Savoie est un état souverain placé entre la France et les possessions des Habsbourg, francophone, dirigé par une famille ancienne et prestigieuse, alliée aux maisons régnantes par de nombreux mariages. Ses peuples étaient d'autant plus attachés à ces familles qu'elles étaient conscientes d'être le seul rempart contre les convoitises menaçant leur indépendance. »

Le duché de Savoie fut un vrai état pendant presque mille ans. Il avait ses institutions, ses lois et coutumes. Ses possessions s'étendaient, au XVI^e siècle, du lac Léman à Nice, à Turin et Chambéry.

Elles comportaient, en outre, beaucoup de places fortes renommées. Nous étions « portiers des Alpes ». Déjà, au moins à ce titre, nous avions de quoi rivaliser avec les autres états européens. La France avait alors des dimensions encore réduites. L'Angleterre était soucieuse de devenir plus qu'une île. Le Saint-Empire romain germanique, décuplé par ses nouvelles conquêtes de l'autre côté de l'Atlantique, asseyait, lui, son hégémonie sur tout le centre et l'est de l'Europe. Quant à l'Italie, sa péninsule était découpée en de nombreux états. Nous nous trouvions alors dans une période quasi continue de guerre européenne. Chaque dirigeant était préoccupé de laisser à ses héritiers des possessions plus étendues que celles qu'il avait reçues de ses parents. Les ennemis n'arrêtaient pas de changer de camp ! Et les guerres de religion allaient vite compliquer le tout. Le roi de France, François 1^{er}, avait été auréolé après Marignan, dite « la plus célèbre victoire de la France ». Mais il avait été humilié à Pavie, la qualifiera-t-on de « plus célèbre défaite de la France » ? Cependant il restait décidé à reconquérir le duché de Milan dont il se considérait comme étant l'héritier par ses ancêtres Visconti. Pour y parvenir, il avait réalisé qu'il serait judicieux, avant toute nouvelle tentative, d'étendre jusque là bas le territoire de la France. Il faisait peu de cas du duché de Savoie qu'il considérait comme faible et sans avenir. Il voulait posséder la maîtrise des passages des Alpes et, surtout, l'accès par le Piémont à ce duché de Milan tant convoité.

L'invasion de la Savoie par les Français

Dès 1536, le roi argua du nom et de l'héritage de sa mère, Louise de Savoie et n'eut aucun scrupule à envahir Savoie et Piémont, contraignant le duc d'alors, Charles III, « chétif au physique comme au moral » à renoncer à son duché. Celui-ci dut s'enfuir vers Nice, puis Verceil, ne conservant en sus que Cherasco et le Val d'Aoste. Les élites savoyardes accueillirent avec une certaine sympathie une administration française, accommodante et généreuse. Elles répondirent mollement aux demandes d'aide émanant de Charles III. Leur armée de volontaires avait démontré, face aux Français, combien elle était squelettique et en plein désarroi faute d'ordre précis !

François 1^{er} intégra tout bonnement le duché à la France. Un commentateur de l'époque écrit : « Les États de Savoie fondirent comme neige au soleil ! ». Le roi imposa un remodelage administratif et lui appliqua un certain nombre des lois françaises. Nos ancêtres savoyards devenaient français. Le duché de Savoie n'existait plus...

¹ Le dernier descendant de la branche des Savoie, Emmanuel Philibert II, marié à l'actrice Clotilde Courau, assure actuellement la continuité du nom.

Jeunesse du duc – Apprentissage de son métier à Bruxelles à la cour de Charles Quint

Charles III, duc de Savoie, fut surtout préoccupé par la baisse significative de ses revenus résultant de la perte de son état mais s'en accommoda, espérant échanger ses droits, un jour, contre une province française qui lui rendrait des revenus similaires.

Telle ne sera pas l'attitude de son fils, Emmanuel-Philibert. Pour l'adolescent qu'il devint, il était hors de question de renoncer au duché. De par ses liens familiaux, il possédait des atouts : il était cousin germain du roi de France mais également neveu de l'empereur Charles Quint. Pour recouvrer son duché, il devra contraindre François 1^{er}, son cousin, à le lui rendre. Après réflexion, il choisira donc de s'allier à l'ennemi juré de la France, son oncle, le puissant Charles Quint. Entre-temps, François 1^{er} mourut en 1547, laissant le trône à son fils Henri II, lequel maintiendra l'intégration du duché au royaume de France.

Né à Chambéry, le 8 juillet 1528, élevé à Nice, Emmanuel-Philibert avait d'abord été destiné par sa famille à l'Église. Plus tard, les décès successifs de ses frères en firent l'héritier présomptif du duché. En 1546, âgé de 18 ans, il convainquit son père de le laisser apprendre le métier militaire à Bruxelles à la cour de son oncle, ennemi de toujours des Français. Charles Quint fut vite conquis par ses capacités. Un an plus tard, il écrivait : « C'est le jeune homme qui me plaît le plus ». Il le traita comme s'il eut été de sa famille. Un de ses fils, le plus proche de lui, Philippe II qui deviendra roi d'Espagne, se lia d'une amitié réelle avec Emmanuel-Philibert. L'historien Yvan Cloulas décrit le duc ainsi : *« Un peu plus jeune que Philippe, il était assez semblable à lui physiquement, mais tout à fait différent par le caractère... Toujours présent pour les victoires comme pour les échecs. Prodiges et passionné, indomptable dans son ambition comme dans sa colère. Il aimait les aventures et les coups de force. C'était un cavalier, un joueur sans pareil, un homme pétillant de vitalité, mais il était ouvert, cultivé, amateur d'art... Parfait courtisan, il savait se montrer gai compagnon du lever au coucher du jour »*. On lui reconnaît un seul défaut : il conservait un si mauvais souvenir de son enfance désargentée que, malgré les dons qu'il reçut fréquemment de l'Empire, il ne cessa de s'endetter. Ainsi, les troupes de sa garde disposèrent toujours d'uniformes flamboyants, mais coûteux. Il voulait ainsi affirmer

avec éclat qu'elles servaient l'héritier d'un véritable État.

Son caractère guerrier, ses capacités reconnues de chef de guerre le firent grimper avec célérité dans la hiérarchie impériale. Décoré du collier de la Toison d'or, il reçut vite divers commandements importants. Emmanuel-Philibert mesurait au mieux l'importance de ses succès qui l'aideraient à défendre ses prétentions. En cas de victoire sur la France, l'Empire exigerait des Français, vaincus, la restitution des terres savoyardes. Charles Quint avait accepté ce « contrat » et à la mort de Charles III, en 1553, l'avait reconnu duc de Savoie. Il avait alors 25 ans. L'héritage que lui laissait son père se montait à trente-cinq pauvres écus !

La bataille de Saint-Quentin

Lorsque l'Empire affronta la France en 1557, personne ne s'étonna qu'Emmanuel-Philibert soit, à 29 ans, commandant en chef des armées impériales. L'héritier du duché de Savoie parlait

cinq langues, avait suffisamment fait ses preuves pour justifier le choix de l'empereur. Il allait prouver à l'Europe entière ses qualités de stratège et de chef.

De chaque côté, malgré des moyens financiers quelque peu épuisés, le nombre des soldats placés face à face était considérable pour l'époque. Du côté français, les troupes étaient dirigées par de nombreux nobles dont l'amiral de Coligny et le connétable Anne de Montmorency. Ils étaient

persuadés de l'emporter sans difficultés contre ce « jeunet » et cela grâce à leurs nouveaux canons, les meilleurs d'Europe. Du côté impérial s'étaient ligués non seulement des Flamands et des Espagnols mais encore des Anglais, des Italiens et pas mal de mercenaires. Cette troupe était plus importante et mieux armée que la troupe française.

Emmanuel-Philibert avait choisi de s'en prendre à Saint-Quentin, point de passage important vers les Flandres, région alors revendiquée par toutes les puissances et, notamment, par l'empereur et par le roi de France qui se la disputaient depuis fort longtemps. Mais, tout d'abord, il usa habilement d'une feinte. Il poussa les Français à croire qu'il allait les attaquer en Champagne ; pour les tromper, il avait commencé le siège de Guise en Picardie. Sa stratégie prévoyait que l'ennemi soit le plus possible retardé. Ce retard lui laisserait, en effet, le temps d'arriver, lui, en force, avant eux. Ses troupes devaient prendre position autour de la ville de Saint-Quentin qu'il assiègerait. Il y réussit



parfaitement. L'essentiel de ses troupes fut dirigé rapidement vers cette ville. Celle-ci était mal protégée par son enceinte médiévale. Son faubourg de l'Isle, hors les murailles, était déjà occupé par ses hommes à l'insu des Français. Les assiégés n'étaient que des bourgeois secondés par une milice locale peu nombreuse et peu expérimentée, aux ordres de l'amiral de Coligny, mais son autorité n'y était pas reconnue.

Les Français perdirent du temps et arrivèrent, fatigués, au bord de la Somme. La rivière longe la ville au sud, étroite à l'est et large à l'ouest ; il n'y avait alors, dans la ville même, aucun pont pour la franchir. Le 10 août 1557, jour de la Saint-Laurent, tout se joua autour du franchissement de cette rivière. Les chefs des Français, sûrs de leur victoire, avides de gloire, s'étaient placés, avec le connétable, en tête des troupes afin d'être bien vus et admirés de tous. Sur son ordre, le gros de l'armée française se pressa, lui aussi, au bord de la rivière derrière l'arrière-garde et ses chefs, dans un certain désordre. On aurait pu leur dire comme en un autre temps, « Ne poussez pas ! ».

Les pontonniers, freinés par les marais et l'avant-garde déjà en place, mirent un temps considérable pour parvenir au bord de la rivière. Il leur fallut, ensuite, attendre les barques louées qui devaient faire traverser cette avant-garde. Celles-ci arrivèrent par l'arrière de l'armée française avec un retard de deux heures. Encore, fallut-il du temps et de grands efforts pour les amener jusqu'au bord de la rivière. Pire encore, elles n'étaient que six, nombre insuffisant pour permettre un passage rapide ! Les espions du duc n'y étaient probablement pas pour rien !

Sous le poids des hommes, les barques s'embourbèrent vite et beaucoup chavirèrent. Alors qu'ils étaient en pleine manœuvre de ce difficile franchissement, les artilleurs, arquebusiers et canonniers espagnols s'en donnèrent à cœur joie. Leur feu nourri surprit les Français, leurs chefs en tête.

Une faible partie des Français réussit quand même à traverser la rivière, mais trop tard et trop dispersés. « *Les soldats ne pouvaient suivre les sentes si bien qu'ils s'écartaient et se jetaient à côté dans le creux des marais d'où ils ne pouvaient sortir et demeuraient là embourbés et noyés.* » Là-dessus surgirent par l'arrière le duc et une partie de son armée qui prirent les Français à revers ; le duc se battait avec une grande

bravoure, « *très près de ses ennemis, combattant à l'épée tant et si bien que son bras droit, sa visière et sa cotte d'armes en sortirent complètement ensanglantés.* »

Cet effet de surprise avait privé les Français de l'avantage qu'aurait pu leur apporter la qualité tant de leur nouvelle artillerie que de leurs canons. En ce temps-là les armées avaient l'habitude de s'affronter face à face. Ce retournement conçu par le duc fut, lorsqu'il fut connu en Europe, considéré comme le résultat d'une remarquable stratégie.

Ce fut pour les Français, une véritable boucherie dans un chaos difficilement descriptible qui provoqua la débandade de beaucoup de soldats et notamment des mercenaires. Finalement, la cavalerie du duc fit fuir les cavaliers français. Les fantassins furent faits prisonniers.

Désespéré, Montmorency décida de se lancer dans la mêlée pensant y trouver une fin honorable. Blessé, fait prisonnier, il n'y réussit pas et n'y perdit que l'honneur ! Ce fut le cas des ducs de Montpensier, de Longueville, du prince de Mantoue, du maréchal de Saint-André et de bien d'autres nobles français. Leur sort dépendait, dès lors, du roi Philippe II et du commandant en chef des troupes impériales, notre duc. Ce dernier refusa d'ailleurs, hautement, l'intervention d'Ambroise Paré proposée par Henri II pour venir soigner les blessures du connétable

Montmorency.

Les murailles de la ville furent ensuite franchies par les fantassins espagnols qui n'eurent aucune peine à s'en emparer et la piller sans ménagement. Les Saint-Quentinoises subirent dès lors une dure et cruelle occupation comme c'était l'usage.

Bilan catastrophique pour les Français. Nombre des chefs nobles étaient morts, blessés ou faits prisonniers avec 6 000 de leurs soldats. 6 600 hommes avaient été tués. Les impériaux en perdaient bien moins et leur chef, lui, s'en était parfaitement sorti, couvert d'une gloire nouvelle. « *Cette bataille reste un modèle dans l'histoire militaire : cette conception audacieuse d'attaquer par un rapide mouvement tournant, avec une organisation parfaite, dépassait de très loin le développement auquel l'art militaire était parvenu pendant la Renaissance. Elle préfigurait déjà les batailles du XVIII^e siècle, et même du XIX^e siècle, puisqu'on ne trouvera une hardiesse semblable que dans la tactique napoléonienne¹.* »

¹ Biographie d'Emmanuel-Philibert par Marie-José, dernière reine d'Italie.



Marguerite de France par François Clouet

Fort de son succès, Emmanuel-Philibert proposa à Philippe II de poursuivre les hostilités en se dirigeant avec ses troupes vers Lyon et Paris. Mais le roi d'Espagne, bien que satisfait du succès remporté par le duc, avait épuisé une grande partie de ses ressources financières et était surtout soucieux de rejoindre son nouveau trône en Espagne. Il fit l'erreur de ne pas suivre le conseil du duc. Charles Quint son père, réfugié à Yuste en Espagne après son abdication, réprimanda d'ailleurs son fils de ne pas avoir suivi le conseil du duc.

On négocia la Paix de Cateau-Cambrésis, finalement signée en 1559 entre l'Empire et la France. Cependant Henri II de France ne concevait pas de devoir rendre le duché de Savoie à son duc mais l'Empire insistait tant qu'après mûres réflexions, il pensa avoir trouvé une solution : marier notre duc avec sa sœur, Marguerite de France, qui apporterait en dot le duché. Elle avait trente-six ans et selon ses calculs était peu susceptible de donner des héritiers au duc. Cette espérée stérilité permettrait à la France, le moment venu, de prétendre à nouveau récupérer la Savoie. Quant à la fille aînée du roi de France, elle épousait le roi d'Espagne qui, de cousin, devenait aussi beau-frère d'Emmanuel-Philibert.

Après la victoire

Un « Te Deum » à Notre-Dame et des fêtes furent organisés pour les Parisiens. Le roi espérait qu'ils puissent ainsi considérer le traité signé comme une victoire. Cependant, la plupart des combattants français ne partageaient pas l'optimisme du roi. Ils furent profondément déçus, ils ne se cachaient pas pour le dire et maudissaient cette Marguerite. Certains disaient qu'elle emportait avec elle avec la Savoie et le Piémont, trop de forteresses. Avec elle, la France allait perdre un grand territoire que tant d'années de guerre leur avaient permis de conquérir ! Brantôme cite un commentaire un peu cru circulant dans Paris : *« Faut-il que, pour une petite pièce de chair qui est entre les jambes de cette femme on rende tant de belles et grandes pièces de terre ! Quand son mari y sera dedans, il n'aura pas grand goût, car il n'y trouvera que des pierres et murailles des villes qui sont entrées dedans ! »*

Puis on fit donc semblant de s'accommoder de la décision et de se réconcilier. Le connétable de Montmorency put finalement féliciter le duc que le roi, en signe d'amitié, décora de l'ordre de Saint-Michel.

Le roi de France voulut que les fiançailles soient l'occasion de grandes réjouissances afin de faire oublier au peuple de Paris la défaite qu'il

venait de subir. Les fêtes commencèrent à l'Hôtel des Tournelles, sur le site de l'actuelle place des Vosges. Le dernier jour, Henri II ne put résister à sa passion pour les tournois. Il tint à participer à la dernière joute de la fête. Il y perdra la vie, la tête transpercée par son fidèle Montgomery. Autant dire que ces fêtes se termineront dans la consternation. Notre duc, ayant enfin obtenu ce qu'il voulait, veilla loyalement le roi de France au cours de sa dernière nuit auprès de Catherine de Médicis, épouse du roi puis rentra dans ses états.

Philippe II, de son côté, rejoignit rapidement son trône espagnol. Très heureux de ce dénouement quasi inespéré, il décida de faire en sorte que son pays conserve, à tout jamais, le souvenir de cet immense succès. Pour ce faire, il fit construire, près de Madrid, l'Escorial, un château-monastère monumental dédié à Saint-Laurent, appelé à servir de chapelle funéraire à sa famille.

Quant à la France, elle était déjà à la veille de la Saint-Barthélemy.

Retour du duc en Savoie

Cette occupation française avait duré de 1536 à 1559. Le duc, marié à Marguerite de Valois en 1559, avait vite oublié que Marie Tudor avait pensé à lui pour qu'il soit roi d'Angleterre : elle lui avait proposé d'épouser celle qui deviendrait reine sous le nom d'Élisabeth 1^{re} et, dans cet espoir, lui avait conféré, alors qu'il n'avait que 25 ans, l'ordre de la Jarretière habituellement réservé à la famille régnante et aux plus grands nobles étrangers. Son ami Philippe II, roi d'Espagne, avait également souhaité en faire son propre héritier...

Les Français furent vite désappointés : en 1562 naissait l'héritier du trône, Charles-Emmanuel, qui leur enlevait tout espoir de récupérer la Savoie. Emmanuel-Philibert n'eut jamais à se plaindre de son épouse, Marguerite, sœur du roi de France. C'était une intellectuelle à l'esprit ouvert qui apprécia sa nouvelle position. Elle prit vite l'habitude de recevoir à Turin artistes et écrivains au sein d'une cour rapidement connue comme artistique et intellectuelle. Elle exercera sur son mari une influence grande et favorable et, lui-même, lui manifestera beaucoup d'égards. Elle sera aimée des Savoyards. On raconte, à son sujet, qu'elle découvrit l'agrément de manger des « pizze ». Elle aurait apporté à l'une de ses recettes une petite modification. Les pizzaioli de l'époque se hâtèrent de la baptisent « *Margarita* » comme elle existe encore ! « Si non é vero é bene trovato ! » [Si ce n'est vrai, c'est bien trouvé].

Devenu enfin duc sur ces terres, Emmanuel-Philibert s'empessa de prendre un certain nombre de décisions dont il espérait qu'elles le mettraient enfin à l'abri de toutes nouvelles prétentions

étrangères. Le duc se rendait bien compte, en effet, que son état ne cesserait pas d'attirer les intérêts tant de l'Espagne que de la France toujours obnubilées, selon lui, par des conquêtes en Italie. Mais il retrouvait un duché où la guerre et les épidémies avaient décimé la plus grande partie de la population. Il était dans un état lamentable. La première tâche du duc fut d'y remédier.

Il laissera derrière lui, à sa mort, un duché infiniment plus moderne et organisé que celui de son père. On lui doit une série de réformes importantes modernisant le droit existant et les habitudes locales. Il garda même certaines lois françaises, notamment l'édit de Villers-Cauterets prévoyant la tenue de tous les registres civils et ecclésiastiques en français.

Il remplaça l'assemblée de Chambéry par un sénat plus puissant pour instruire la bonne justice qu'il attendait de ces instances. Il créa des Chambres des comptes à Chambéry et à Turin et distingua les juridictions civiles, criminelles et ecclésiastiques. Catholique, certes, il se montra également plus tolérant que le pape pour les hérétiques réfugiés sur ses terres.

Estimant Chambéry trop près de la frontière française et ayant une préférence personnelle pour Turin qui l'accueillit solennellement à son retour, il y transféra la capitale du duché de Savoie. Et pour tenter d'obtenir un miracle pour soigner son épouse, il accepta de faire venir définitivement à Turin le Saint-Suaire conservé pieusement à Chambéry depuis plus de deux siècles. Il reprit les forteresses savoyardes et les modernisa, notamment le fort de l'Annonciade et Montmélian sans parler de Nice où il fit construire quatre fortifications, d'abord destinées à la défendre contre les Turcs. Il savait qu'il devait, au plus tôt, disposer d'une armée (infanterie et marine) permanente. Il devait aussi trouver le moyen de financer un développement économique devenu nécessaire. C'est pourquoi, il décida d'imposer à la Savoie l'impôt de la gabelle du sel qui nécessita un recensement exhaustif de la population réalisé en 1561, aujourd'hui richesse fabuleuse des archives savoyardes.

Il décida que la langue de la cour demeurerait le français et confirma l'obligation française d'enregistrer sur des registres la célébration des sacrements. Il affranchit tous les serfs du domaine ducal mais ne parvint pas à convaincre sa noblesse d'en faire autant. Il déplaça les galères ducales de Chillon sur le lac Léman à Villefranche, près de Nice, où elles trouvaient mieux leur place.

Préférant le Piémont, il s'éloigna définitivement de notre pays de Savoie qui l'avait vu naître. Il abandonna Hautecombe comme lieu de sépulture

des membres de sa famille et se fit lui-même enterrer, en 1580, dans la cathédrale de Turin. À sa mort, Philippe II, roi d'Espagne, dira « *qu'il avait perdu son meilleur ami, la gloire militaire de son temps* ». On reconnaissait partout sa vaillance et personne ne contesta le surnom qui lui fut alors donné de « *Tête de fer* ». Grâce à lui, l'état de Savoie allait durer trois siècles de plus !

André-Marc Chevallier

Sources :

Dictionnaire historique et histoire abrégée, F.-X. de Feller, Ed. Perisse Frères, Lyon, 1821.
Histoire de Savoie, Victor de Saint-Genis, éd. Bonne & Conte-Grand, Chambéry, 1869.
La Savoie de la Réforme à la Révolution française, R. Devos, éd. Ouest France, 1985.
Histoire généalogique de la Maison de Savoie, Samuel Guichenon.
Notice historico-topographique sur la Savoie, Jean Lullin.
Emmanuel-Philibert I^{er}, biographie, Marie-José de Savoie, dernière reine d'Italie, éd. Slatkine 1985.
Philippe II, biographie, Yvan Cloulas, Ed. Société Nouvelle Firmin-Didot, 1992.
La reine et la favorite, Simone Bertière, éd. de Fallois, 2000.

Les ponts et les bains de la Caille

Le vendredi 4 décembre – comme elle s'y était engagée suite au succès de la première conférence du printemps qui avait dû se tenir à huis clos, vu l'affluence des spectateurs – La Salévienne proposait à nouveau à l'auditorium du collège Louis Armand de Cruseilles cette conférence-diaporama présentée par Josette Buzaré. La fascination du public pour un sujet si riche et si foisonnant en histoire qui déborde largement le cadre local, les talents de la conférencière ont fait – chose inouïe – qu'à nouveau les organisateurs ont été dans l'obligation de refuser du monde...

Le Salève, des histoires et des hommes...

Une conférence de Dominique Ernst à Monnetier le vendredi 11 décembre 2015.

Inspirée de mon dernier ouvrage paru aux éditions Slatkine, à Genève, cette conférence organisée par la municipalité de Monnetier-Mornex-Esserts-Salève et par La Salévienne a rassemblé un public nombreux à la salle polyvalente de Monnetier.

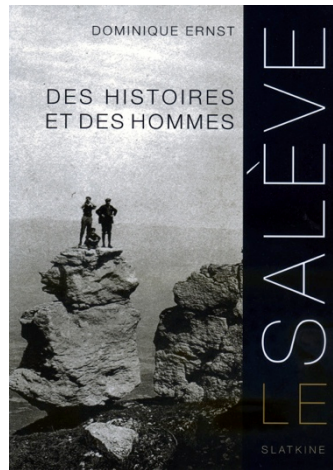
Après la présentation de la soirée par Fabrice Pernet, maire-adjoint, et par Gérard Place, membre du bureau de La Salévienne, la conférence débutait avec l'évocation des nombreuses célébrités qui ont fréquenté le Salève, de Victor Hugo à Breughel l'Ancien, en passant par Sissi impératrice, Verdi, Lamartine, Wagner, Lénine et bien d'autres... Il fut également question de Céline Lugaz, jeune femme du Salève mordue en 1885 par un chien enragé et

soignée à Paris par un Louis Pasteur visiblement sous le charme de cette Salévienne avenante...

Tandis que sur l'écran défilait une belle collection de cartes postales et d'images souvent inédites sur le Salève d'autrefois, la conférence se poursuivait sur la thématique de la randonnée et des grimpeurs, précisant qu'il y a cent ans, il valait mieux ne pas se perdre et chuter, car l'espérance de vie était alors très réduite, comme l'ont illustré plusieurs récits authentiques retrouvés dans la presse locale des années 1900...

Le Salève, c'est aussi bien sûr la longue histoire de ses carrières, bien plus nombreuses qu'on ne l'imagine – c'est aussi le cas pour les téléphériques – ; elles ont été au fil des décennies le théâtre de terribles drames et de récits cocasses, avec de nombreux ouvriers tués dans des explosions et des sauvetages épiques.

Il fut également question de la fabuleuse histoire du chemin de fer du Salève, à une époque où Monnetier était une station climatique dotée d'un parc hôtelier de première catégorie et fréquentée par des centaines de touristes fortunés. En ces lieux, de nombreuses compétitions de ski et de voitures se sont déroulées au début du XX^e siècle



sur la route entre les Treize-Arbres et Monnetier, attirant des centaines de spectateurs venus de Genève et d'ailleurs.

Cette conférence aurait été incomplète si je n'avais pas raconté la petite histoire qui vit en 1875 le Salève, – qui reste une très modeste montagne par rapport aux majestueux sommets des Alpes –, donner au monde de l'alpinisme les mots « varappe » et du verbe « varapper », deux termes utilisés pour désigner l'action de grimper.

Après un ultime récit consacré à l'affaire de l'abbé Rolland, curé de Cernex qui faillit en 1937 disparaître du monde des vivants, englouti par la terre d'un chemin gorgé d'eau, la soirée s'est conclue par une séance de dédicaces avant de partager avec un public passionné par l'histoire locale le verre de l'amitié, offert par la municipalité.

Dominique Ernst

Ouvrage de 152 pages, édité par Slatkine. En vente à La Salévienne au prix de 26 euros ou 28 CHF.

CARNETS D'HISTOIRE

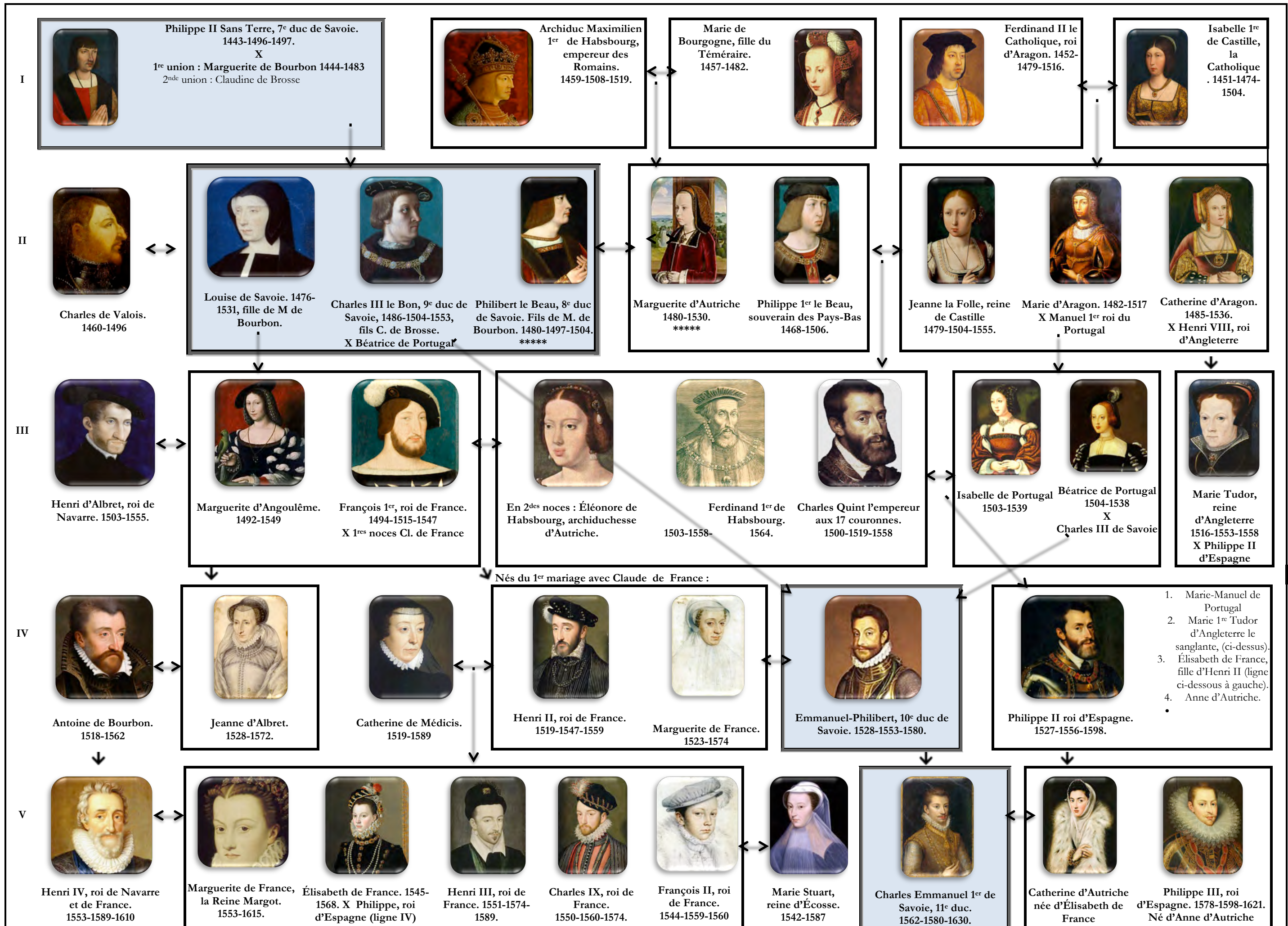
La Renaissance. Alliances monarchiques

A.-M. Chevallier racontant la saga d'Emmanuel-Philibert (p. 6), Ph. Duret évoquant Louise de Savoie (p. 22) dans les pages de ce Bénon, il était trop tentant de réaliser un tableau qui permette de visualiser les relations de la Maison de Savoie avec les autres cours d'Europe, durant la Renaissance. Le tableau page suivante illustre au mieux, dans l'espace imparti, la complexité des alliances. Nous avons été obligés, faute de place, de faire l'impasse sur le Portugal et sur l'Angleterre qui ont été pourtant des pions d'intérêt majeur (on recherchait avec âpreté les alliances avec les infantes du Portugal qui, grâce à son emprise coloniale, croulait sous l'or). L'époque est un temps fastueux pour les puissants, vies de luxe, imprégnées par les arts, une pensée renouvelée par la littérature humaniste. Les artistes créent, des monuments prodigieux s'élèvent, sublimant les règles architecturales (châteaux de Chambord, d'Écouen, palais-monastère de l'Escorial, Saint-Pierre de Rome, hôtel de ville d'Anvers, de Cologne, le monastère des Hiéronymites au Portugal, la mosquée Süleymaniye de l'Ottoman, et

même à notre porte, l'église monastère de Brou, etc.). Mais la Renaissance, ce sont aussi les jonchées de cadavres sur les champs de bataille, les caisses des états ruinées au profit des guerres. Ce sont les guerres de religion, l'Inquisition, la torture, un siècle de funèbres démenes.

La ligne I du tableau met en évidence trois entités monarchiques (la France ne figure pas sur cette première ligne, une dynastie est en train de s'y s'éteindre) :

La Savoie (personnages sur fond bleu clair) dont la lignée parcourt le tableau par une ligne transversale virtuelle qui partage, de part et d'autre, les monarchies dont elle doit se défier en permanence et qui révèle le fragile équilibre à maintenir. À sa gauche les dynastes français. Avec cet évident paradoxe : les derniers Valois et les Bourbons issus d'Henri IV, – ces derniers domineront la France et plusieurs pays d'Europe dans les siècles suivants – ont à leur souche Louise de Savoie ! À droite du tableau l'empire et l'Espagne.



Philippe II qui incarne ici la Savoie défraya la chronique ; sarcastique, il se fit appeler Sans Terre par rébellion envers son père qui ne lui accorda pas d'apanage. Il mena une vie guerrière, audacieuse, se tint au côté du Téméraire ; Bayard lui doit beaucoup. On a écrit à son propos : « Il s'est révolté contre son père, il a tué ou fait tuer les amants de sa mère la belle Anne de Chypre. Il s'est insurgé contre Louis XI qui l'a emprisonné, il a livré maintes batailles pour la Savoie, parce que cette Savoie, personne ne l'a plus aimée que le passionné Philippe ».

Maximilien 1^{er} de Habsbourg, empereur, fondateur de la **puissance autrichienne**, s'allia par calcul politique avec Marie de Bourgogne, fille unique du Téméraire, dont elle avait hérité Pays-Bas et Bourgogne. L'union de Ferdinand d'Aragon – qui a servi de modèle pour Le Prince de Machiavel – et d'Isabelle de Castille préfigure **l'unité espagnole**. Ils sont tous deux surnommés « catholiques » – terme à prendre dans le sens le plus fondamentaliste. L'Espagne et le Portugal ont décrété avec obsession le concept de la *limpieza de sangre*, soit pureté du sang, chrétien en l'occurrence, et l'Inquisition est chargée d'éradiquer les hérésies ; les bûchers et la torture vont se généraliser.

La ligne II du tableau présente la fratrie née de Philippe de Savoie. Louise, la régente noire, mère du roi de France François 1^{er} (portrait brossé page 22 par Philippe Duret), son frère Charles III, faible et hésitant, qui perdit la plupart de ses fiefs et le beau Philibert, mort trop tôt sans descendance. Mais le mariage de ce dernier avec Marguerite d'Autriche va révéler une femme d'envergure qui brillera sur le siècle et dont les Savoyards s'enorgueillissent de ce qu'elle ait porté la couronne du duché.

Singulière destinée que celle de Marguerite ! Promise au roi de France Charles VIII, elle est élevée à la cour de France où se développent ses goûts pour la poésie, la musique et la danse. Mais Charles VIII la répudie avant même de l'épouser pour se marier avec Anne de Bretagne, la duchesse que le propre père de Marguerite, Maximilien, convoitait. « Ce fut un choc pour elle ». Plus tard on la maria par procuration à Juan d'Aragon, héritier du trône d'Espagne. Le bateau qui l'emmène en Ibérie essuie une telle tempête que toute sa suite, craignant le naufrage, se mit à prier et elle, sereine au milieu des flots en fureur, composa ces deux vers pour lui servir d'épithète : « Ci-gît Margot, la gente demoiselle, qu'eut deux maris et ci mourut pucelle ». À peine quelques mois et Juan décède. Si les titres de reine de France ou d'Espagne lui ont échappé par malheur, sa nouvelle union avec Philibert de Savoie qu'elle séduit la comble de bonheur. Ils s'aiment, elle s'initie aux

subtilités de la politique et fait pencher celle de Savoie en faveur de l'Empire au détriment d'une France qu'elle honnit. La mort prématurée de Philibert le Beau la plonge dans un deuil sans issue. Elle fait élever l'église-monastère de Brou dans un gothique aussi flamboyant que ses amours et désormais se dévouera à servir les intérêts de son neveu Charles Quint, tout en s'entourant toujours de conseillers savoyards !

Le frère de Marguerite, Philippe 1^{er} le Beau, est le portrait en négatif de sa sœur. Personnalité sans relief, peu intelligent, d'une appétence sans borne pour les fêtes et aventures galantes. Devenu roi de Castille du fait de son épouse, il voulut exercer seul le pouvoir. Ce qui ne fut pas du goût de son beau-père dont on dit qu'il ne fut pas étranger à sa mort prématurée. La veuve, Jeanne que l'on surnomma la Folle, est saisie d'un désespoir sans nom et refuse de se séparer du corps. « Elle l'a dévotement entouré d'un cadre funèbre, et elle le promène à travers la Castille, ne roulant que la nuit, ne s'arrêtant qu'à l'aube dans des villages frappés de stupeur, puis, le cadavre exposé, s'enfermant dans quelques lieux clos, en disant qu'une épouse qui a perdu son mari, soleil de sa vie, ne doit plus voir la lumière du jour ». Jeanne fut enfermée, et même torturée, pendant 49 ans d'abord sur la volonté de son père qui voulait s'approprier sa royauté. Puis par le fait de son propre fils Charles Quint : « Il sacrifia résolument sa mère à sa "mission," comme Philippe avait sacrifié sa femme à son avarice, comme Ferdinand avait immolé sa fille à ses plans politiques ».

Deux sœurs de Jeanne la Folle sont également reines, Marie d'Aragon épouse le roi du Portugal et sera mère d'un part d'Isabelle qui épouse Charles Quint, d'autre part de Béatrice qui épouse Charles III de Savoie (ligne II) et qui enfantera le vaillant Emmanuel-Philibert de Savoie. La troisième sœur, Catherine d'Aragon, épouse Henri VIII, roi d'Angleterre, le célèbre Barbe Bleue. Elle accouchera de Marie Tudor la Sanglante, plus tard reine d'Angleterre à son tour, catholique fanatique qui enflammera les bûchers. C'est en voulant divorcer de Catherine d'Aragon qui ne lui donnait pas d'enfant mâle, divorce que le pape ne voulait pas lui accorder, qu'Henri VIII décida d'être lui-même pape en son royaume et créa la religion anglicane.

À la ligne III, tout d'abord les enfants de Louise de Savoie. Marguerite d'Angoulême : « Corps féminin, cœur d'homme, tête d'ange ». Femme de lettres, mystique, sa vocation à écrire et à méditer a été confortée par l'éducation de sa mère, Louise de Savoie. Elle devient le centre de la cour de son frère François 1^{er} où elle joue un rôle politique majeur. Elle fut très proche des

réformateurs et des poètes et soutint les premiers calvinistes, elle se maria au roi de Navarre dont Henri IV, son petit-fils, héritera la « bonté instinctive, la simplicité naturelle, l'art et le goût de la popularité... et le sens du bonheur ». Venons-en maintenant à François 1^{er} tant courtoisé dans nos manuels scolaires qui devint l'héritier, sans y être destiné, du royaume le plus peuplé et sans doute le plus prospère d'Europe. Ses ambitions italiennes engloutirent des fortunes. On ne peut parler de ce roi sans mettre en miroir le portrait de Charles Quint qui le tint toujours en échec. Les deux hommes se haïssaient, ils vont souiller le siècle par les milliers de cadavres gisant sur les champs de bataille et ruiner les trésors royaux que le peuple a tant de mal à remplir.

En 1519, les sept Grands Électeurs de la Diète de Francfort devaient désigner celui qui porterait le titre symbolique d'empereur à la tête du *Saint-Empire romain de la nation germanique*, fantasme de succession à Charlemagne. François 1^{er} se piqua au jeu et acheta les voix des électeurs en déboursant la bagatelle de 400 000 euros d'or, soit 1,5 tonne d'or. Charles Quint, lui, avait emprunté deux tonnes d'or à un banquier, mais ces deux tonnes ne seraient distribuées aux électeurs seulement après les élections... et à la condition qu'il soit élu. Devinez qui gagna ! Et qui s'enrichit ? Et qui fut bien penaud dans l'histoire ?

D'un premier mariage avec Claude de France, François 1^{er} avait donné naissance à Henri qui lui succédera et à Marguerite de France qui épousera l'intrépide Emmanuel-Philibert de Savoie. En secondes noces, à des fins politiques, il épouse Éléonore de Habsbourg. La pauvre y avait été obligée par son frère Charles Quint ; elle était veuve de Manuel 1^{er} le Grand du Portugal, laid et infirme, de 30 ans son aîné qui avait épousé en 1^{res} noces et 2^{es} noces ses deux tantes maternelles ! Elle fait partie de cette fratrie née de Philippe le Beau et Jeanne la Folle. Son frère Ferdinand deviendra ultérieurement empereur. Quant à ce fameux Charles Quint... Grâce à une habile politique matrimoniale de son grand-père, il est l'héritier de dix-sept couronnes, plus de 70 titres. Sans compter ses immenses colonies espagnoles d'outre-Atlantique. Il régnait sur un immense empire où le soleil ne se couchait jamais, mais un empire sans cohérence. Armé d'une forte volonté il était cependant miné par une religiosité morbide, la montée du protestantisme dans ses états l'accablait. Il parvint à faire admettre au pape Paul III sa politique de certificats de « propreté du sang ». « Prince mélancolique hanté par l'au-delà », constatant l'échec de tous ses projets – affaiblissement de la France, croisade contre le Turc, unité religieuse de l'empire – il abdiqua à la

fin de sa vie, en partageant son empire entre son fils et son frère. Il se retira dans un monastère en Espagne. Vie dont un des siens dira : « C'est la vie la plus délaissée et la plus triste qui se soit jamais vue, une vie que seuls peuvent accepter ceux qui ont renoncé au monde et à la fortune ». Un mois avant sa mort, Charles Quint fit célébrer ses propres funérailles pour pouvoir y assister et y prier de son vivant !

Passons à la ligne IV.

Antoine de Bourbon tire son nom d'une seigneurie que saint Louis attribua à son sixième fils Robert de Clermont. C'est grâce à ce lignage que son fils Henri IV obtint le royaume de France. Cependant le personnage ne brille que par sa médiocrité. Voltaire lui dédicace cette épitaphe : « Le prince ici gissant vécut sans gloire et mourut en pissant » (c'est au cours d'une bataille contre les protestants qu'il fut tué, alors qu'il pissait contre les remparts de Rouen). Enfin débarrassée de ce mari falot, son épouse Jeanne d'Albret, reine de Navarre – fille unique de Marguerite d'Angoulême, qui préférait écrire que faire des enfants – imposa le calvinisme à ses États et sécularisa les biens de l'Église. Elle éleva son fils, le futur Henri IV, dans la religion réformée et tint à en faire un chef de guerre.

Catherine de Médicis la Florentine... intrésumable. Épouse d'Henri II, nouveau roi de France. Lui poursuit l'œuvre politique de son père à travers sa fascination pour l'Italie qu'il cherche à conquérir, par sa haine de Charles Quint qui le pousse à guerroyer. Son règne est marqué par l'essor du protestantisme qu'il réprime avec rigueur. Il poursuit la construction d'un état moderne marqué par le développement de l'absolutisme et de la centralisation monarchique. La monarchie atteint un degré de puissance jamais connu jusque là. Mais Henri II se heurte à des difficultés financières qui le conduisent à recourir à des expédients : en créant et vendant des milliers de charges nouvelles, il va favoriser le développement de la vénalité des offices. La paix de Cateau-Cambrésis (1559) l'oblige à rendre la Savoie à son duc, tout en lui offrant, cadeau qu'il espère « stérile », la main de sa sœur âgée de 36 ans, un âge canonique... Marguerite de France se révéla royale sous sa couronne ducal : une princesse humaniste qui protégea les esprits forts de son temps ainsi que les protestants venus se réfugier à Turin. Et qui engendra un fils ! Elle fut une épouse parfaite pour ce « petit prince presque misérable né dans les montagnes de Savoie, ayant perdu presque la totalité de ses terres, et qui devint l'un des principaux princes souverains de la péninsule italienne » sous le nom d'Emmanuel-Philibert. Voir

sa biographie brillamment retracée par M. Chevalier page 6.

Philippe II, roi d'Espagne, au service duquel guerroya notre prince pour reconquérir ses états, est la figure emblématique d'une royauté despotique, cruelle, avare. Une légende noire. Réservé et secret, mais d'un extrême orgueil, il se préoccupa de protéger la foi catholique de la Réforme et de l'islam. Il persécuta les morisques (musulmans convertis). Il apporta son soutien à la ligue catholique de France. Bourreau impitoyable, son alliance avec Marie Tudor la Sanglante, – « *Ses yeux sont si perçants qu'ils inspirent non seulement le respect, mais aussi la peur* » – reine d'Angleterre, généra un bain de sang. Il finit par perdre son Invincible Armada. Il aurait, dit-on, empoisonné bien des membres de sa famille.

Il fut le grand dévot qui fit construire l'Escorial. Il y mourut sereinement dans des conditions atroces, le corps entièrement pourri au point qu'on ne pouvait le toucher. On dut faire un trou dans son lit pour éliminer une part des excréments ! Et pourtant c'est sous son règne que débute le « Siècle d'or » de l'art espagnol avec Le Greco, Lope de Vega, mais à sa mort l'Espagne était ruinée.

Ligne V

Lorsqu'Henri II meurt en 1559, s'ouvre en France la période turpide des guerres de religion. Ses fils se succèdent sur le trône, sa veuve complot... Pour l'anecdote, par le mariage (très éphémère) entre François II de France et Marie Stuart, reine d'Écosse, Français et Écossais eurent la double nationalité !

Finalement Henri IV, épousant la reine Margot – « Paris vaut bien une messe » – ceindra la couronne de France. Ce roi a bénéficié d'une aura particulière qui en a fait le mythe du monarque idéal. Sa personnalité est beaucoup plus complexe et des plus intéressantes. C'est là que débute une nouvelle épopée qui met face à face le Français de Navarre et Charles-Emmanuel 1^{er} de Savoie. Ce dernier, « né par une grâce divine "quasi miraculeuse" : *"ed avuto per grazia quasi miracolosa dal Signor Dio un figliuolo unico, che è il presente Duca Carlo"*. L'âge avancé de sa mère, la restitution des États, dont son père avait été si longtemps privés, et la paix, enfin rétablie en Europe après soixante-cinq années d'un combat de géants, avaient été autant de facteurs qui soulignaient l'extraordinaire sollicitude de Dieu à l'égard des princes de la maison de Savoie. Charles-Emmanuel ne doutait de rien..., surtout pas de lui-même !

En conclusion et en vérité, sur ce siècle "Renaissant", qualifié de si faste, la haine, les guerres de religion, l'intolérance, l'obscurantisme, le fanatisme religieux et ses mœurs sanguinaires ont

jeté un voile funèbre tissé de tortures et de cadavres sur toute l'Europe.

On remarquera cependant qu'Emmanuel-Philibert de Savoie, bien que très catholique, plus préoccupé de reconstruire son monde, accorda un édit de tolérance aux hérétiques vaudois des hautes vallées du Piémont. Que son épouse accueillit les protestants à Turin. Qu'en 1572 il invita les commerçants juifs, alors partout persécutés, à rallier ses états dans le but de relancer le duché. La Savoie a su tenir son rang. Ce fut vraiment sa Renaissance.

Dominique Miffon

Une expédition du Club alpin suisse au Vuache

Un regard arrogant sur les villageois

Un jour, Jean-Michel Grandchamp m'apporta un tiré à part de 1870 où le libraire-éditeur John Jullien, membre de la section genevoise du Club alpin suisse, relatait leur équipée au Vuache en mai 1870.

Bien que récente (créée en 1865), l'association compte déjà une centaine de membres. Ses fondateurs appartiennent à la bourgeoisie traditionnelle. Parmi eux figurent Marc Alizier (professeur et protestant), John Bosson (négociant et banquier), François Bret (pasteur), Charles-Moïse Briquet (négociant et politicien), Michel Chauvet (banquier et politicien), Guillaume-Henri Dufour (politicien, général et ingénieur), Victor Fatio (géologue), Alphonse Favre (géologue), Albert Freundler (pasteur), William Kündig (libraire et imprimeur), Charles Long (négociant), Louis Maquelin (négociant), Louis Piachaud (chirurgien), Henri de Saussure (entomologiste et minéralogiste), François Thioly (dentiste à succès, archéologue, politicien), Ami Wistaz (négociant). Ils estimaient qu'ils avaient été bafoués par les succès des alpinistes anglais et tenaient à défendre leur pré carré.

Cette association organise des fêtes, des conférences et publie le journal *l'Echo des Alpes*. Plusieurs membres appartiennent aussi à la Société de Géographie. John Jullien (libraire-éditeur) y joue un rôle actif et les publications de l'association contribuent à faire tourner son entreprise. Le compte-rendu de la promenade est écrit par lui.

« *C'est sans doute l'attrait de la nouveauté qui décida la Section genevoise du Club Alpin à choisir cette année le Vuache, montagne modeste s'il en fut, pour théâtre de sa course de printemps* ».

Les Genevois avaient décidé (pour une fois !) de ne pas aller au Salève :

*« L'excès en tout est un défaut
Du Salève point trop n'en faut ».*

Ils se fixèrent rendez-vous à la gare de Cornavin. *« On a cependant à regretter l'absence de quelques notabilités et de trois collègues de la section vaudoise. [...] Le Club Alpin suisse a l'avantage de compter le chef de gare parmi ses membres, aussi est-il favorisé d'un wagon spécial de premier rang, si ce n'est de première classe. [...] Cinquante-deux gaillards de tout âge, de toute condition sociale, de toute position s'y entassent ».* Ils descendent à la station des Isles (Collonges-Ain), à deux cent mètres à l'est d'une grande ferme. La bande s'achemine vers le Rhône qu'elle suit à travers ruisseaux, prés et vignes. Elle passe devant le bac qui fait la navette entre Collonges Fort-l'Écluse (rive droite) et Cologny-Vulbens (rive gauche).

Les promeneurs atteignent enfin le pont Carnot sur le Rhône. *« On arrive à la tête du grand pont en construction qui doit relier la route impériale de Bellegarde à Saint-Julien. [...] Le pont de Collonges, commencé au printemps de l'an passé, et qui sera achevé en 1871, dit-on, est certainement une œuvre d'art remarquable à ce point de vue surtout que sa construction présentait des difficultés particulières. [...] Le Rhône [...] n'est guère large en cet endroit de plus de 35 à 40 mètres ; mais sa profondeur est considérable et sa rapidité telle, qu'il ne fallait pas songer jeter une pile au milieu. De plus, la berge gauche, formée de débris de l'époque glaciaire et d'alluvions, ne présentait point une consistance suffisante pour l'assise de la culée ; on a du fouiller profondément dans le lit du fleuve, et pour cela on a eu recours à l'air comprimé. Qu'on se représente une gigantesque caisse en tôle, sans fond, dans laquelle travaillent les ouvriers et qui descend à mesure qu'ils creusent. L'air comprimé par une puissante machine s'oppose à l'irruption des eaux. Au-dessus de la caisse, les maçons élèvent les assises. Les appareils en fer ont été exécutés par l'ingénieur Lullin, qui a eu l'obligeance d'assurer notre passage sur le pont de service. [...] Nos clubistes s'engagent prudemment et par petites files sur la légère passerelle perchée à vingt mètres au-dessus des flots. [...] De nombreux ouvriers tapent la tôle et les rivets à coups redoublés, on se croirait dans un vaste atelier de forgeron. »*

« Les honnêtes maçons, occupés à piquer la roche à deux pas de nous, nous voient, nous écoutent et nous entendent. Mais la force armée qui veille nuit et jour sur cette porte de la France, que doit-elle s'imaginer ! Nous n'avons pas mal, à distance, l'air de corps-francs en campagne. Sans doute les canons sont-ils braqués, mèche allumée ».

Les promeneurs empruntent le vieux chemin sous la nouvelle route de Clarafond à Chevrier. *« La campagne, sans être pittoresque, est riante et bien cultivée,*

les arbres fruitiers sont en fleurs, les prés ont revêtu le vert du printemps. On aperçoit déjà, aux deux tiers de la hauteur de la montagne, les cinq ou six sapins, les seuls peut-être, auprès desquels nous devons passer. [...] Vers 9 heures nous atteignons le village de Chevrier, dont je dirai seulement que ses habitants ne lisent sans doute pas régulièrement le Journal de Genève, puisqu'ils paraissent si surpris de voir tant de monsus¹ ; leur étonnement se peint sur leurs figures naïves ».

« C. et M. qui ont flairé l'auberge se la font indiquer ». S'agit-il du Café de la Comète ou du Café Bozon ?

Une fois reposés, les excursionnistes montent à l'assaut du Vuache. *« On tire à angle droit vers la montagne, et l'on s'engage dans un chemin creux, voire celtique ou romain, mais certainement non moderne ».* Il est vrai que les vieux chemins étaient profondément enfoncés. *« Cependant les sapins et le chalet voisin sont dépassés ; on contourne un petit bois taillis et l'on rentre dans le sentier »* (vers l'ancienne maison de Balme ?). Les voici sur la crête hérissée de rocs et de taillis fraîchement coupés. Ils contemplent le panorama. *« La vue du revers du Vuache [côté Semine] est agréable, mais bornée et sans aucune comparaison avec celle du côté que nous venons de gravir ».*

Cette société manifeste un patriotisme très démonstratif. *« Le prévoyant P. a sorti de sa poche un drapeau fédéral, deux véloces s'accrochent à un baliveau, le forcent à courber l'échine, y fixent le drapeau et l'abandonnent. La bannière se relève fièrement aux applaudissements de l'assistance. [...] « A., maître de chapelle de la section, est invité à donner le ton d'un Rufst du mein Vaterland [ancien hymne national suisse] ».* Ce patriotisme exacerbé est une compensation psychologique à la fragilité de l'identité genevoise : l'entrée récente dans la Confédération, l'enclavement douloureux au milieu du territoire français, les problèmes sociaux, l'intolérance vis-à-vis des catholiques ainsi que les conflits violents (jusqu'à l'affrontement physique) entre radicaux et conservateurs.

« Aussitôt commence la descente, aussi par un taillis et par une pente herbeuse, jusqu'à ce qu'on ait rejoint le sentier, un mauvais petit sentier de montagne, parfois très rapide et scabreux, mais qui finit par s'améliorer ». Ils débouchent devant le château d'Arcine, *« ce vieux manoir féodal, berceau d'une illustre famille ».* Ils gravissent un escalier sous les meurtrières d'une tour. *« La cour est petite et encombrée de tout le chédal [cheptel] d'un fermier savoyard ; mais elle a ceci d'intéressant, qu'elle a conservé l'ancienne galerie couverte en bois, qui circulait à l'entour des anciens châteaux.*

¹ Monsu, monchu en savoyard signifie « monsieur » mais avec une nuance ironique le désignant plutôt comme un touriste.

Nous pénétrons dans la cuisine, occupée déjà par quelques véloces, qui mettent à contribution le lait et le vin des bons paysans. Sous la cheminée, une cheminée où un bœuf cuit à la broche se trouverait à l'aise, est assise une femme d'une cinquantaine d'années, aux traits accentués ; une fraîche fillette de quatorze ans, un ou deux gars de vingt ans, et nos clubistes dégustateurs, tout cela forme un tableau de genre digne du pinceau de Toepffer [dessinateur genevois]. Je demande à voir la clef, une des curiosités du manoir, qui n'en est pas riche, une clef en rapport avec les marches de l'escalier. La brave femme craignant sans doute quelque maléfice, répond d'une manière évasive ».

Arrive le repas. « La petite table est là seulement comme dressoir, elle est chargée d'un pain de campagne à l'avenant des escaliers du château, et de fromage. Le vin blanc n'est pas à dédaigner ; quant au rouge, le mieux est de n'en rien dire, car il faudrait parler du bois de teinture auquel, sans doute, il doit sa couleur. [...] C'est d'abord le spectacle de la surprise qui attendait F. à la vue de ses quatre défaillants assis au bord d'une... omelette, puis celui de l'embarras des hôtes, le sexe masculin étant occupé aux fours à chaux. Elles allaient perdre la tête, les trois pauvresses, lorsque F. eut la lumineuse idée de requérir le régent [l'instituteur], qui, usant de la porte de grange en façon de planche noire, voulut bien enregistrer les bouteilles [...] pendant que F, armé d'un entonnoir et accroupi devant un tonneau, fait, de sa main présidentielle, couler dans les flacons la liqueur chère à Bacchus ».

Le groupe poursuit sa route. « Nous descendons immédiatement par un sentier à travers champs qui nous rapproche du Rhône ». Les promeneurs passent devant Beauchâtel [Arcine] et atteignent le ruisseau du Parnant. Là ils se trouvent devant « une curiosité, [...] on la désigne dans le pays sous le nom de Tine du Parnant ». A quelques mètres du Rhône un ruisseau a creusé une gorge. Ils passent sur un petit pont qui surplombe « un gouffre de quatre-vingt pieds de profondeur sur une quinzaine de largeur ». « Il y a sept ans environ qu'un gendarme à cheval, à la poursuite d'un voleur, ayant voulu le franchir, fut entraîné dans le gouffre et y trouva la mort. Une autre fois ce fut une vache qui tomba. [...] On montre à quelques pas au-dessous du pont, penché sur l'abîme, un arbre par lequel passaient les contrebandiers avec de lourdes charges ».

Nos visiteurs atteignent le pont de Grésin. « Il est peu fréquenté parce que les abords en sont peu faciles. Un énorme rocher, ayant la forme d'une enclume ; détaché du bord ou demeuré debout au milieu des flots, forme comme une pile naturelle de chaque côté de laquelle on n'a eu qu'à jeter quelques poutres et quelques planches ». Le narrateur explique que le Chemin des Espagnols passait là.

Le groupe se divise. Les uns cheminent sur la rive droite (Grésin-Vanchy-Bellegarde) et les autres

sur la rive gauche. « Ici, à quelques mètres en avant du pont, le Rhône offre le point le plus encaissé de son parcours à l'exception de la perte du Rhône ; les deux corniches se rapprochent à une distance de cinq à six mètres, et les arbustes des deux rives mêlent leur feuillage ». Le chemin « serre les bords du Rhône, sur lequel il est comme suspendu, car la roche rongée par les flots forme une longue corniche. [...], les flancs de la rive droite sont fouillés, crevassés. [...] Nous franchissons le joli pont de Lucey ».

Arrivée à Bellegarde, visite de la jonction de la Valserine, du pont, de la grotte des Ouilles [Pertes de la Valserine] et des bosquets Aubry. « C'est une sorte de jardin anglais, situé entre le précipice au fond duquel coule la Valserine, et son ancien lit, presque au-dessous du magnifique viaduc du chemin de fer ». Les excursionnistes quêtent en faveur des incendiés de Châtillon-de-Michaille.

Puis ils retournent à Genève « sol sacré de la patrie » après cette excursion d'une quinzaine de kilomètres. Ils déjeunent à Chouilly où M. Jullien porte un toast « à la patrie genevoise ». Les convives chantent les louanges du « Club Alpin suisse, qui est en petit l'image de la patrie ». H. de Saussure « fait une comparaison lumineuse entre les clubistes et les gentilhommes de la Cuiller » (catholiques genevois du XVI^e s.) et « M. Alizier fait part à la Société d'une longue conversation entre deux cheviens de Chevier qu'il a entendue ce matin à son passage. Ces cheviens se font une bien étrange idée du Club du sapin. Ils sont très causeurs et parlent patois. »

Ce compte-rendu provoque une sensation de gêne qui vient de ce patriotisme exacerbé, hystérique. On a également l'impression de lire le récit d'une expédition coloniale en Afrique... Le vocabulaire est méprisant vis-à-vis des cultivateurs : ils ne lisent pas le journal, ils sont surpris de voir tant de monsus (ici, un mot moqueur), leurs figures naïves, les bons paysans, une femme aux traits accentués, un tableau de genre, la brave femme qui a peur d'un maléfice, les pauvresses. Et pour finir, des cheviens décrits comme un peu simplistes.

Probablement est-ce dû à l'opposition villes/campagnes, riches/pauvres et instruits/illettrés. On a l'impression que pour ces distingués promeneurs, les habitants de Chevier et d'Arcine n'étaient que le décor de carton-pâte d'une pièce de théâtre où les bourgeois tenaient le rôle principal.

On se demande ce que les Vuachérans ont pensé de ces promeneurs visiblement très satisfaits d'eux-mêmes. Les gens qui ont du pouvoir, de l'argent ou des diplômes ont parfois des façons de parler, de rire, des sujets de conversation, des inflexions vocales, des silences, des postures, des

gestes, des politesses chafouines qui peuvent générer humiliation et douleur. N'oublions pas que c'est dans ces villages que la *high society* genevoise recrutait ses domestiques (bonnes, cuisinières, chauffeurs, jardiniers...). Ces Genevois se promènent donc sur leur terrain de chasse. Ces employeurs refusent tout dialogue d'égal à égal avec les villageois et s'accrochent à leur vernis culturel (géologie, botanique, histoire...). L'esclavagisme ne tient que si les maîtres restent persuadés de leur bon droit. Ne nous méprenons pas sur la prétendue stupidité et passivité des ruraux. Ceux qui les considèrent de haut ignorent leur finesse d'esprit et leur esprit railleur. Vers 1880 deux petites filles, Joséphine et Amélie Tremblet, s'amusaient à jeter des plantes griffues sur les vêtements des élégants messieurs qui venaient à Dingy. *Pique à cul, Monchu !* riaient-elles moqueuses.

Philippe Duret

Sources :

Gianni Haver, Les périodiques du C.A.S. 1863-1925, Amnis, 1 2004, consulté 5/10/15. <http://amnis.revues.org/1075> ; DOI : 10.4000/amnis.1075

<http://www.cas-geneve.ch/pdf/Bulletin-GE-2015-02.pdf>

<http://cas-geneve.ch/docs/CASG.A.2.1.1.pdf>

[http://w3public.village.ch/seg/xmlarchives.nsf/Attachments/club_alpin_geneveframeset.htm/\\$file/club_alpin_geneveframeset.htm?OpenElement](http://w3public.village.ch/seg/xmlarchives.nsf/Attachments/club_alpin_geneveframeset.htm/$file/club_alpin_geneveframeset.htm?OpenElement)

Raffestin Cl., Balmas D. L'influence de Genève sur les Alpes. Le Globe, t. 112, 1972.

www.persee.fr/doc/globe_0398-3412_1972_num_112_1_1059

La tragédie d'une dynastie d'instituteurs : Les Audibert

La plaque commémorative des morts des deux guerres mondiales, située sous le porche de la mairie de Bossey, comme le monument aux morts de Saint-Laurent, mentionnent quatre fois le nom Audibert. Non seulement, il s'agit de quatre frères, mais aussi de quatre instituteurs, fils et petit-fils d'instituteurs, et, pour l'un d'entre eux, père d'institutrices. Tant le sacrifice des quatre frères que l'histoire de la dynastie Audibert méritent d'être évoqués.

Des Piémontais d'origine

Les Audibert sont originaires de Cézanne, en Piémont, devenu, sous l'ère Mussolini, Cesana Torinese. Ce village du haut du Val de Suse, à 10 km par la route au nord-nord-est de Montgenèvre, a connu son heure de gloire lors des Jeux olympiques d'hiver de Turin en 2006. C'est là, notamment, que se sont déroulées les épreuves de biathlon. Au XIX^e siècle, Cézanne n'est qu'un petit village d'agriculteurs accrochés à leur montagne, vivant chichement du produit de leur travail. On parlait français dans le Val de Suse qui, rappelons-le, pour sa partie haute, a été français de 1343 à 1713. **Louis**

Honoré Audibert naît dans une petite ferme de Cézanne en 1824. Son père se nomme Antoine Jean et sa mère est née Marie Pétronille Bonnet. Louis Honoré obtient sa « *capacité d'enseigner dans les écoles élémentaires* » à Suse le 16 novembre 1846. La Savoie recherchant des instituteurs¹, il se présente aux Esserts (Esserts-Esery) où il enseigne de 1847 à 1855. En 1851, il obtient le brevet de capacité à enseigner en Savoie et, en 1852, il est promu « *Maestro Normale* ». Au vu de ses capacités et du certificat « *de bonne conduite* » délivré par le syndic d'Esserts-Esery, il est engagé comme « *régent des garçons* » par la commune de Bossey en 1855. C'est à Bossey qu'il fait la connaissance de **Marie Louise Mégevand** qu'il épouse le 5 novembre 1857. Il demeure en Savoie après l'Annexion et se trouve intégré au corps des instituteurs publics français sous la condition d'acquérir la nationalité française². Nous le retrouvons instituteur à Francens en 1860, puis à Thairy et, enfin à Saint-Cergues en 1863. C'est même à l'école de Saint-Cergues, située au « *village de l'église* », que naît, le 6 novembre 1863, son seul fils, Lambert. Nous savons aussi qu'il a eu au moins deux filles, Rose Antoinette, en 1858, et Joséphine Pauline, en 1860, toutes deux nées à Bossey. L'une des deux a épousé Alfred Viollet, cultivateur. En 1869, il est instituteur à Gaillard, en 1872 à Monnetier-Mornex, en 1876 à Beaumont. Il se retire, en fin de carrière, à Bossey. C'est là qu'il meurt le 23 janvier 1907, et son épouse, le 23 février 1915.

Instituteur de père en fils

Lambert, né à Saint-Cergues, suit, naturellement, les traces de son père. Dès le 27 octobre 1880, il est instituteur adjoint à Fillinges. Il y reste jusqu'au 22 décembre 1881. Ayant satisfait avec succès aux épreuves du Brevet élémentaire³ en novembre 1881, il est nommé à l'école des Roguet à Pers-Jussy. Titularisé le 1^{er} novembre 1883, il est nommé à Passeirier, puis à La Côte d'Hyot où il rencontre **Marie Louise Garance**⁴, fille du boucher de Viry, alors sous-directrice de l'école maternelle de Bonneville. Ils se marient le 23 septembre 1886.

¹ La Savoie recherche en permanence des instituteurs entre 1815 et 1860 : de nombreux Piémontais du Val d'Aoste, ou du Val de Suse, sont ainsi recrutés par les communes savoyardes, avec plus ou moins de réussite sur le plan scolaire.

² Louis Honoré n'est pas Savoyard mais Piémontais, les termes du traité de Turin ne s'appliquent donc pas à lui. Pour les autorités françaises, il est Italien et doit, pour être incorporé au corps des instituteurs, acquérir la nationalité française. Sinon, il retourne en Italie, ou change de métier.

³ Examen couronnant les études primaires supérieures et nécessaire, avec le certificat d'aptitude pédagogique, pour devenir instituteur. Cet examen pouvait se préparer en cours particuliers auprès d'un instituteur, ce qu'a fait Lambert Audibert auprès de son père.

⁴ Sa sœur, Marie Joséphine, est également institutrice à partir de 1885.

Sur intervention du sénateur Alfred Chardon¹, son épouse est nommée directrice de l'école enfantine d'Ayze en 1886. Les deux instituteurs sont nommés, pour la rentrée 1886-1887, à l'école de Poisy comme instituteurs titulaires. En 1890, ils sont transférés à Seythenex puis, en 1899, à Saint-Laurent où Lambert est secrétaire de mairie sans interruption de 1899 à 1919. Le 1^{er} octobre 1919, les Audibert font valoir leurs droits à la retraite et se retirent à Bossey. C'est là que tous deux décèdent : Marie Louise, le 5 août 1937, Lambert, le 9 octobre 1948.

Lambert Audibert et son épouse ont cinq enfants :

- Louis François, né le 19 août 1887 à Poisy,
- Marcel Alfred, né le 13 juin 1890 à Poisy,
- Paul Jean, né le 1^{er} août 1895 à Seythenex,
- Léon Marius, né le 16 décembre 1897 à Seythenex,
- Germaine, née le 7 décembre 1900 à Saint-Laurent.

Les cinq petits-enfants de Louis Honoré, le premier instituteur de la famille, deviennent à leur tour, et à la suite de leurs parents, instituteurs.

Une dynastie d'instituteurs

Louis François étudie d'abord à l'école primaire de Seythenex avec ses parents. Il part ensuite à l'école primaire supérieure de La Roche où il obtient, en juin 1902, son brevet élémentaire et entre à l'École normale de Bonneville le 1^{er} octobre 1902. En 1905, il est reçu au brevet supérieur. Étant instituteur, Louis François souscrit, le 6 octobre 1905, un engagement volontaire de 3 ans au titre du 30^e RI d'Annecy : bénéficiant ainsi d'une disposition particulière² de la loi sur le service militaire, il est, après être devenu caporal en avril 1906, libéré le 18 septembre 1906. Le 1^{er} octobre 1906, il est instituteur stagiaire au Petit-Bornand, passe avec succès le certificat d'aptitude pédagogique en 1907 et, en 1908, est nommé instituteur titulaire. Un court passage d'un an à Saint-Martin (Sallanches) lui permet de rencontrer une jeune et jolie institutrice de Sallanches, Claudia **Marie Eugénie Guilloit**³, 23 ans et de l'épouser, à Annecy, le 25 août 1910. À la rentrée 1910, les jeunes mariés sont tous deux instituteurs à

Sallanches. Le ménage aura deux filles, toutes deux nées à Sallanches : Suzanne, née le 20 août 1911 et Lucienne, née le 5 janvier 1915. Louis François est un instituteur « remuant » : en 1912, il est élu secrétaire de l'Amicale des instituteurs et institutrices laïques et publics de la Haute-Savoie⁴. Il est également engagé à la Fédération départementale des fonctionnaires, affiliée à la CGT. En 1913, à l'assemblée générale de Chambéry, Louis Audibert est le rédacteur de la résolution créant « *Le sou du soldat*⁵ ». Autant dire que ses rapports avec l'instituteur titulaire de l'école de Sallanches, plutôt opposé au syndicalisme, sont très mauvais. Abonné, dès son lancement, à « *L'École émancipée* », il se fait vertement tancer, en novembre 1913, par l'inspecteur d'académie pour adresser, à Bonneville en poste restante, à ses frères, Paul Jean et Léon Marius, élèves à l'École normale, des tracts syndicaux et des exemplaires du journal.

Marcel Alfred est à l'école primaire de Saint-Laurent avec ses parents, puis passe à l'école primaire supérieure de La Roche et, en 1905, obtient son brevet élémentaire. En octobre 1906, il intègre l'École normale de Bonneville : en juin 1908 il est reçu au brevet supérieur et en 1909, brillant élève diplômé de l'École normale, est admis en 4^e année à l'École normale de Lyon. Le 1^{er} octobre 1910 il est adjoint à l'école primaire de Pont-de-Vaux (Ain). Ayant bénéficié d'un sursis d'incorporation en 1910 et 1911, il y renonce en 1912. Il est incorporé au 158^e RI à Modane. Promu caporal le 14 septembre 1913, son régiment étant transféré dans les Vosges, Marcel Alfred se retrouve caserné à Fraize (Vosges) à partir de fin septembre 1913.

Paul Jean suit le même parcours que son frère Marcel : école primaire de Saint-Laurent, école primaire supérieure de La Roche et brevet élémentaire en 1910, École normale de Bonneville en 1911 et brevet supérieur en 1913. Le 25 septembre 1914, il est nommé instituteur stagiaire à Taninges. Il n'y enseigne qu'un trimestre : le 16 décembre 1914 il est incorporé au 99^e RI à Vienne (Isère).

Léon Marius suit exactement la même filière que ses frères : brevet élémentaire en 1913, École normale de Bonneville en 1913, brevet supérieur en 1915. Sorti de l'École normale en juillet 1915, il est nommé instituteur intérimaire aux Balmettes à Annecy. Le 8 janvier 1916, il est incorporé au 2^e zouaves au camp de Sathonay (Rhône).

¹ Alfred Chardon (Bonneville 04.10.1828- †10.08.1893), études de droit à Turin puis avocat à Bonneville, conseiller général du canton de Bonneville de 1866 à 1893, député (1871-1876), sénateur (1876-1893), fut un ardent propagandiste du percement d'un tunnel sous le Mont-Blanc.

² Les instituteurs, en s'engageant pour 3 ans, pouvaient bénéficier, à condition de suivre un peloton d'élèves caporaux, d'un congé au bout d'un an de service.

³ On peut voir sa photo à l'adresse ci-dessous : leschroniquesdemichelb.com/2013/10/1914-1918
Marie Audibert prend sa retraite en 1941 à Annemasse, où elle enseignait depuis 1924, étant institutrice de classe exceptionnelle.

⁴ On peut considérer cette association comme l'ancêtre du Syndicat national des instituteurs.

⁵ Destiné à aider les instituteurs sous les drapeaux, cette « organisation », immédiatement qualifiée d'antimilitariste, va entraîner une violente campagne de presse et rejallir en débats enflammés à l'Assemblée nationale.

Germaine, la seule fille du ménage de Lambert et Marie Louise Audibert, obtient son brevet élémentaire en 1916, entre à l'École normale d'institutrices de Rumilly en 1917, passe le brevet supérieur en 1919, et sort diplômée en 1920. Germaine commence sa carrière comme institutrice stagiaire, puis titulaire, aux Esserts. En 1922 elle passe à Archamps en 1922, à Marnaz en 1923, et en 1925 est nommée à Collonges-sous-Salève.

La tragédie

Marcel Alfred est nommé sous-lieutenant de réserve dans son régiment, le 99^e RI, le 1^{er} avril 1914. C'est avec ce grade, non confirmé, qu'il est muté au 11^e BCA d'Annecy le 2 août 1914. Dès le 6 août le bataillon est dans les Vosges. Il se bat au Col du Bonhomme, au Champ du Feu, à La Croix-Idoux, au Kemberg où il est légèrement blessé le 2 septembre 1914. Le 11^e BCA passe dans la Somme en septembre 1914 et se bat à Lihons et à Fontaine-lès-Cappy. Le 11^e est transféré au sud d'Ypres en novembre et reste en Belgique jusque début décembre. Il revient alors dans la Somme où, le 27 décembre, il se bat au sud-est de Carency. Le sous-lieutenant Audibert, de la 5^e compagnie, est signalé grièvement blessé, puis disparu, ce jour-là. Son corps sera retrouvé le 30 mai 1915 et inhumé au cimetière de la gare de Villers-aux-Bois. Marcel Audibert sera fait, à titre posthume, chevalier de la Légion d'honneur, et recevra la croix de guerre avec palme.

Louis François, rappelé, rejoint à Annecy le 230^e RI où il est incorporé le 4 août 1914. Il participe à divers combats et batailles en Lorraine : trouée de Charmes, vallée de la Mortagne, forêt de Parroy. Il est blessé une première fois à Rozelieures le 25 août 1914. Le 22 janvier 1915, Louis Audibert est nommé sous-lieutenant de réserve à la 4^e compagnie du 30^e RI. Dans le secteur où son frère Marcel a été tué, il participe à la guerre de tranchée, faite de coups de main, de bombardements, de mines et contre-mines. Louis est blessé une seconde fois à Frise le 9 septembre 1915 : *«Le sous-lieutenant Audibert est blessé légèrement à la tête par éclat de balle, alors que, d'une maison de Frise, il observe les lignes ennemies de La Grenouillère»*. Les bataillons du 30^e RI alternent séjours en première ligne, entre Frise et Dompierre, et repos à Cappy. Louis François Audibert est tué dans un bombardement de sa tranchée, près de Frise, le 12 juin 1915. Il est fait chevalier de la Légion d'honneur à titre posthume et reçoit la croix de guerre avec palme, ainsi que la croix de Saint-Georges de 4^e classe (Russie).

Paul Jean, à l'issue de ses classes au 99^e RI de Vienne, passe au 3^e zouaves, au camp de Sathonay, d'où il est transféré, en renfort, au 8^e zouaves dans le secteur de Souchez. C'est là que, quatre jours

après son frère aîné, il est tué le 16 juin 1915, à l'assaut de la tranchée des Walkyries, à l'est de Souchez.

Léon Marius, le plus jeune des quatre frères, passe devant la Commission de réforme du Rhône, le 12 mai 1916. On le déclare inapte au service armé mais bon pour le service auxiliaire. Il reste donc au camp de Sathonay, dans les services administratifs, puis, le 26 octobre 1917, est transféré au 30^e RI d'Annecy. Il est, en fait, détaché aux Services spéciaux du ministère de la Guerre, à Annemasse, où on le charge de la recherche de renseignements. Dans cette tâche il montrera une grande intelligence et beaucoup d'énergie. Le lieutenant-colonel Gourguen¹, chef du 2^e Bureau, lui décernera un témoignage de satisfaction, sorte de citation pour ces services, où l'on peut lire : *«(...) spécialisé dans la recherche de certains renseignements, a rendu, dans cet ordre d'idées, d'excellents services.»* Venu à Saint-Laurent pour quelques jours de permission, il meurt des suites de maladie contractée en service, le 16 août 1918.

Dans son rapport annuel au Conseil général de la Haute-Savoie, l'inspecteur d'académie, le 10 septembre 1918, déclare : *«Parmi les familles éprouvées, il en est une qui mérite d'être particulièrement signalée, c'est la famille Audibert, dont le père et la mère, instituteurs à Saint-Laurent, ont fait au pays le sacrifice de leurs quatre fils, également instituteurs ! Puisse l'admiration de tous soulager la douleur des parents ! (applaudissements unanimes)»*. Les quatre frères seront enterrés à Bossey fin avril 1922.

La fin de la dynastie

Marie Audibert, ne se remarie pas et élève seule ses deux filles. Les deux arrière-petites-filles de Louis Honoré vont, elles aussi, choisir d'être institutrices : Suzanne, devenue Madame Ducret², et Lucienne, épouse de Auguste Colletta, instituteur. Elles représentent la quatrième génération d'Audibert instituteurs laïques !

Quant à **Germaine**, restée célibataire, elle enseigne à l'école primaire de Collonges-sous-Salève à partir du 1^{er} octobre 1925. Elle assure même la direction de l'école, « provisoirement », du 1^{er} septembre 1940 au 29 novembre 1947, date de son décès des suites de maladie. Elle était institutrice de 1^{re} classe depuis 1946. Ainsi, Lambert Audibert a-t-il vécu l'épouvantable souffrance de voir mourir ses parents, en 1907 et 1915, ses quatre fils entre 1914 et 1918, son épouse, le 5 août 1937, et sa fille, son dernier enfant, en

¹ Louis Armand Gourguen (1868-1950), promotion du Dahomey à Saint-Cyr (1889-1891), chef du SR de la 14^e Région militaire (Lyon) en 1917, mis à la retraite comme général de brigade en 1925. (Echos saléviens n° 23, page 93)

² Suzanne, institutrice honoraire, décède, à l'âge de 103 ans, le 15 décembre 2014.

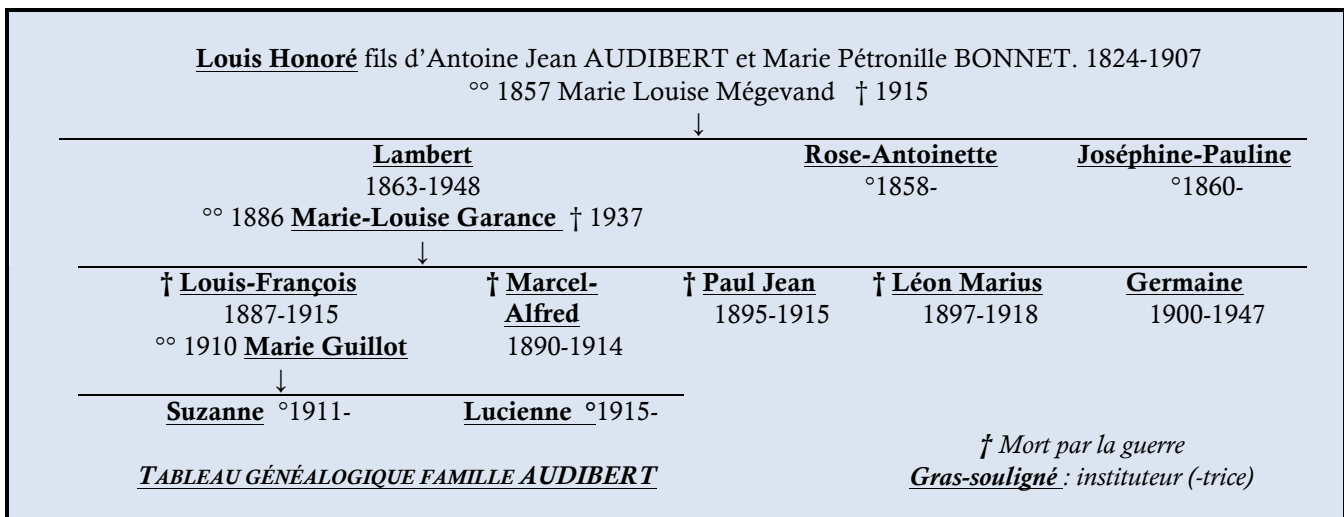
1947 ! La dynastie Audibert s'éteint lorsque Lambert, rend son dernier souffle, peut-être de douleur d'avoir perdu tous ses enfants, le 9 octobre 1948.

Les Audibert appartiennent bien à ceux que l'on a nommé « les hussards noirs de la République ». Tous viscéralement laïques, farouchement républicains, instituteurs par vocation, intensément patriotes, les Audibert étaient sentimentalement attachés à la Savoie, leur terre d'adoption et d'enracinement, et à Bossey spécialement. Pendant plus d'un siècle, quatre générations d'instituteurs Audibert, avec passion, ont enseigné aux enfants de Savoie qui leur étaient confiés, des règles dont beaucoup sont maintenant tombées en désuétude. Aujourd'hui, Louis Honoré, Lambert, ses enfants et petits-enfants, reconnaîtraient, certainement avec difficulté, ce qu'ils appelaient, on pourrait dire amoureusement, « mon école ». C'est pour cela que cette dynastie mérite, en plus de son sacrifice pour la patrie, d'être rappelée à notre souvenir.

Sources :

Archives départementales de Haute-Savoie :
Registres d'état-civil des communes de : Bossey, Poisy, Saint-Cergues, Saint-Laurent, Seythenex, Viry,
Dossiers personnels des instituteurs et institutrices : 11 FS 90, 1 T 482, 1 T 647 et 1 T 677
Registres du recrutement : 1 R 619, 1 R 769, 1 R 789, 1 R 816 et 1 R 831
Livre d'or du personnel de l'enseignement primaire de la Haute-Savoie, guerre 1914-1918,
L'Abeille, Annecy, sd (Br 527)
BNF – Gallica :
Annuaire administratif et statistique du département de la Haute-Savoie (1869)
Annuaire administratif et commercial du département de la Haute-Savoie (1872)
Rapports et délibérations du Conseil général de la Haute-Savoie, séance du 10 septembre 1918,
Service historique de la Défense :
Journaux de marche et des opérations des
11^e BCA (26 N 820/1), 30^e RI (26 N 695/1), 8^e zouaves (26 N 842/2)

Didier Dutailly



Exposition Louise de Savoie

À Écouen, en région parisienne, le musée de la Renaissance présente jusqu'au 1^{er} février 2016 une exposition sur Louise de Savoie, la mère de François 1^{er}.

Loyse (elle signait ainsi) naît à Pont d'Ain en 1476, fille de Marguerite de Bourbon et de Philippe de Bresse (1438-1497) un prince de la « maison de Savoie » qui devient duc pendant les derniers mois de sa vie. Un vrai nomade, sans cesse sur les routes. Les nobles de Savoie étaient nombreux à s'engager dans l'armée du roi de France.

À la mort de sa mère, Louise âgée de cinq ans est envoyée avec son frère Philibert à Moulins, chez sa tante maternelle Anne de Beaujeu, fille de Louis XI et de Charlotte de Savoie, dont la cour

est l'un des centres du royaume. Là, elle trouve des livres à caractères moraux et religieux. À douze ans (1487), son père la marie au comte d'Angoulême, un cousin du roi de France. Un mariage avantageux pour la Savoie ! Une superbe manœuvre diplomatique. Louise vit à Cognac, fait deux enfants, Marguerite et François, et devient veuve. Elle est entourée d'une cour humaniste et lettrée qui compte de nombreux peintres, enlumineurs et poètes ainsi qu'une riche bibliothèque.

Puis elle part dans les châteaux de Romorantin, Amboise et Blois où elle se consacre à ses deux enfants. Elle choisit leurs précepteurs et collectionne les beaux livres enluminés. François ne maîtrisera jamais bien le latin et le grec, mais manie correctement l'italien et l'espagnol et adore la poésie. Il sera un mauvais politique et un mauvais militaire mais un grand protecteur des

artistes, ce qui après tout est plus important que les gesticulations militaires. Il reçoit de sa mère une éducation très catholique ce qui l'empêchera plus tard de se rallier au protestantisme alors que (comme sa mère) il était assez lucide sur les faiblesses du clergé. Sa sœur partageait son amour des arts.

François devient roi en 1515 et file guerroyer en Italie (une sorte de folie très répandue à l'époque). Il est sur le point de perdre la bataille de Marignan lorsque ses alliés vénitiens arrivent à son secours avec beaucoup de soldats albanais et yougoslaves. Pendant son absence sa mère exerce la régence. Après son retour elle garde un rôle politique considérable et se voit associée à toutes les décisions importantes. Elle continue de protéger les écrivains et les livres.

Elle s'intéresse aux tableaux de Léonard de Vinci et de Raphaël. Elle pourrait être impliquée dans le projet du château de Chambord. François 1^{er}, de nouveau atteint par la fièvre italienne, franchit les Alpes et se fait battre à Pavie en 1525. Quel piètre soldat ! Il est fait prisonnier et se retrouve captif à Madrid. Pendant ce temps, sa mère gouverne à sa place. Elle envoie des émissaires auprès du sultan turc afin de prendre les Habsbourg à revers et obtient l'alliance du roi d'Angleterre. Aidée par de brillants ministres (Duprat, Montmorency...) elle lève des impôts et une armée. Montmorency épouse peu après sa nièce Madeleine de Savoie.

En 1529 Louise signe avec Marguerite d'Autriche¹ la paix de Cambrai (*la Paix des Dames*) qui met fin à cette guerre entre François 1^{er} et Charles Quint. Il n'est pas exagéré de dire qu'elle avait un meilleur jugement politique que son maladroit de fils.

Elle attire des artistes italiens et flamands et fait traduire nombre de livres écrits par les auteurs antiques. Elle apprécie l'orfèvrerie, les bassins en argent et les vases précieux. Elle entreprend de capter l'héritage des ducs de Bourbon ce qui pousse son cousin le connétable de Bourbon, brillant militaire, à passer par dépit au service de l'empire germanique.

Avec la cour, elle voyage de château en château : Saint-Germain-en-Laye, Fontainebleau, Compiègne, Romorantin... Elle meurt en 1531 et a droit à des obsèques de reine en la basilique de Saint-Denis.

Philippe Duret

¹ Veuve de Philibert de Savoie, elle est la belle-sœur de Louise.

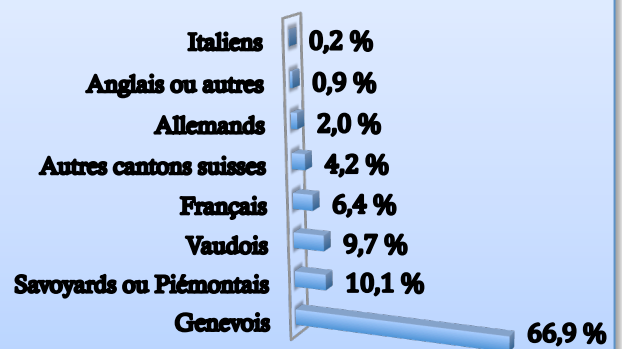
Qui sont les habitants de Genève et de son canton en 1834 ?

D'après *Le propagateur des connaissances utiles* de 1837, on sait que sur 56 655 habitants, 37 897 sont Genevois, 5 503 sont Vaudois, 2 394 originaires des autres cantons suisses, 3 612 sont Français, 5 715 sont Savoyards ou Piémontais, 1 160 Allemands, 85 Italiens et 489 Anglais ou autres.

27 177 habitent dans l'enceinte de la ville. Le pourcentage de Savoyards et Piémontais dépasse les 10 % sans compter les Savoyards des communes réunies à Genève en 1816 qui sont comptabilisés comme de vrais Genevois. Il est certain que parmi les habitants actuels de Genève descendants de ceux de 1834, le pourcentage de ceux ayant eu un ancêtre savoyard est très élevé.

À titre de comparaison en 1848, Annecy avait 8 547 habitants, Annemasse 1 047, Thonon 4 488. Si nous ne connaissons pas la répartition entre Savoyards et Piémontais dans le canton de Genève en 1834, il est néanmoins tout à fait probable que Genève était alors la ville qui comptait le plus d'habitants savoyards en Savoie du Nord... ou tout au moins à proximité !

Origine des habitants de Genève en 1834 en pourcentage



Claude Mégevand

Publications de Savoie et d'ailleurs

Des protestants à Houlgate 1860-2015 par un collectif d'auteurs. 106 pages, 20 euros. Cet ouvrage ambitionne de faire connaître l'histoire de la présence protestante dans cette commune située

en pays d'Auge. Le temple, qui n'avait pas survécu à la guerre, y a été reconstruit en 1951.

En page 95 de ce livre, un chapitre est consacré à Noémi Regard et porte le titre « Noémi Regard, jeune nurse savoyarde protestante, séjourne à Beuzeval en 1897 ». Nous rappelons que La Salévienne a consacré deux conférences à ce personnage fascinant, originaire de Malchamp : « Premier voyage d'une Savoyarde à Beuzeval en 1897 », d'après le carnet de Noémi Regard » par Gérard, Géraldine et Arthur Lepère à Paris le 8 juin 2002 et « Noémi Regard : une institutrice hors norme de Malchamp » par Rémi Mogenet, Gérard Lepère, Claude Mégevand à Feigères le 1^{er} décembre 2012.

<http://www.lepaysdauge.org/publications/des-protestants-a-houlgate.html>

SOMMAIRE

ACTUALITÉS	1
Prochaines conférences	1
Cotisation 2016	2
Le Printemps des cimetières	2

Nos cimetières, un patrimoine commun	2
19 février, le duché de Savoie aura 600 ans	2
Les Jeudis du patrimoine à Saint-Julien	3
Les Dons de mémoire des Bornes	3
Le pont Manera	3
Précisions sur les capacités du pont Manera	3
Carnet de deuil	4
BIBLIOTHÈQUE	4
CONFÉRENCES	5
Les églises néoclassiques dites sardes	5
François Buloz	5
Emmanuel-Philibert 1 ^{er} de Savoie	6
Les ponts et les bains de la Caille	10
Le Salève, des histoires et des hommes	10
CARNETS D'HISTOIRE	11
La Renaissance. Alliances monarchiques	11
Le Club alpin suisse au Vuache	16
La tragédie d'une dynastie d'instituteurs	19
Louise de Savoie	22
Les habitants de Genève en 1834	23
Publications de Savoie et d'ailleurs	23

RÉDACTION

Jean-Yves Bot, André-Marc Chevallier, François Déprez, Marielle Déprez, Philippe Duret, Didier Dutailly, Gérard Lepère, Claude Mégevand.

Responsable de la publication : Dominique Miffon.

Les articles sont publiés sous la responsabilité de leurs auteurs.



« Bonne année à toutes les choses,
Au monde, à la mer, aux forêts.
Bonne année à toutes les roses
Que l'hiver prépare en secret... »

Bonne année à Vous !

Pour tout renseignement ou adhésion, contacter :

LA SALÉVIENNE – 4, ancienne route d'Annecy - 74 160 SAINT-JULIEN-EN-GENEVOIS

Téléphone : 04 50 52 25 59

Courriels : la-salevienne@wanadoo.fr (président) — nadine.cusin@sfr.fr (administration)

Site Internet : <http://www.la-salevienne.org>

N° ISSN : 2107-2930